

MÉMOIRES

D E

M. DE VOLTAIRE.

MEMOIRS

DE

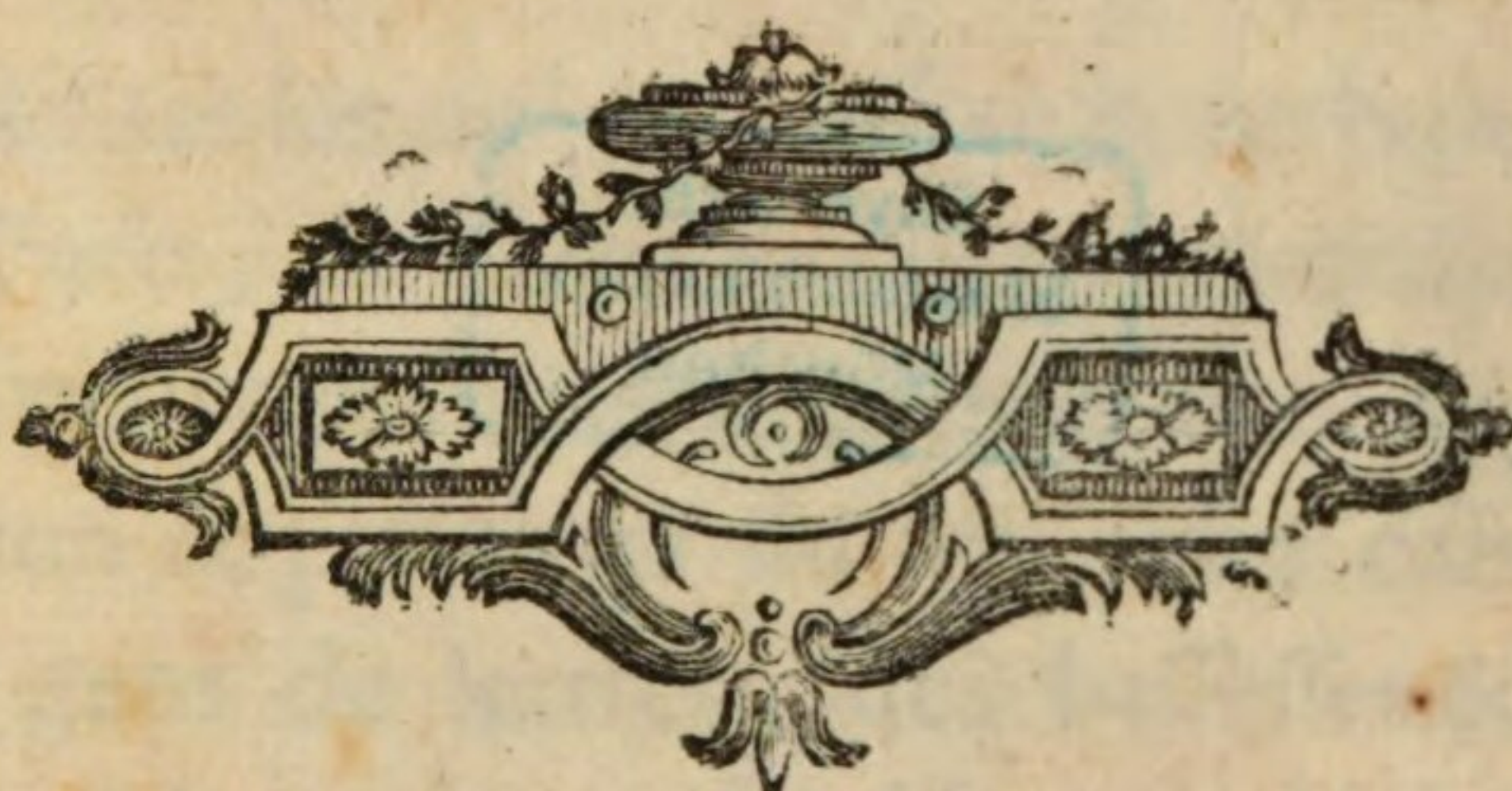
M. DE VOLTAIRE.

C
MÉMOIRES

DE

François Marie Arnaud
M. DE VOLTAIRE, +1778

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.



A GENEVE.

1784.

A/64/384

MÉMOIRES

D E

M. DE VOLTAIRE.

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

A GENÈVE.

1784.



MÉMOIRES

DE M. DE VOLTAIRE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

J'ÉTAIS las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des petits-mâîtres, des mauvais livres imprimés avec approbation & privilege du roi, des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. Je trouvai en 1733 une jeune dame qui pensait à peu près comme moi, & qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne pour y cultiver son esprit loin du tumulte du monde. C'était madame

la marquise du Chatelet , la femme de France qui avait le plus de dispositions pour toutes les sciences.

Son pere , le baron de Breteuil , lui avait fait apprendre le latin qu'elle possédait comme madame Dacier ; elle savait par cœur les plus beaux morceaux d'Horace , de Virgile & de Lucrece. Tous les ouvrages philosophiques de Cicéron lui étaient familiers. Son goût dominant étoit pour les mathématiques & pour la métaphysique. On a rarement uni plus de justesse d'esprit & plus de goût avec plus d'ardeur de s'instruire. Elle n'aimait pas moins le monde , & tous les amusemens de son âge & de son sexe : cependant elle quitta tout pour aller s'enfvelir dans un château délabré sur les frontieres de la Champagne & de la Lorraine , dans un terrain très - ingrat & très-vilain. Elle embellit ce château , qu'elle orna de jardins assez agréables. J'y

bâtis une galerie , j'y formai un très-beau cabinet de physique ; nous eûmes une bibliothèque nombreuse. Quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite ; nous eûmes deux ans entier le célèbre Koenig , qui est mort professeur à la Haye , & bibliothécaire de madame la princesse d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernouilly ; & dès-lors Maupertuis , qui était né le plus jaloux des hommes , me prit pour l'objet de cette passion qui lui a été toujours très-chère.

J'enseignai l'anglais à madame du Chatelet , qui , au bout de trois mois , le fut aussi-bien que moi , & qui lisoit également Loke , Newton & Pope. Elle apprit l'italien aussi vîte : nous lûmes ensemble tout le Tasse & tout l'Arioste ; de sorte que quand Algaroti vint à Cirey , où il acheva son *Newtonianismo per le dame* , il la trouva assez savante dans sa langue pour lui donner

de très-bons avis , dont il profita. Algaroti était un Vénitien fort aimable , fils d'un marchand fort riche ; il voyageait dans toute l'Europe , savait un peu de tout , & donnait à tout de la grace.

Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette délicieuse retraite , sans nous informer de ce qui se passait dans le reste du monde : notre plus grande attention se tourna long-temps du côté de Léibnitz & de Newton. Madame du Chatelet s'attacha d'abord à Léibnitz , & développa une partie de son système dans un livre très-bien écrit , intitulé : *Institutions de physique*. Elle ne chercha pas à parer cette philosophie d'ornemens étrangers ; cette afféterie n'entrait point dans son caractère mâle & vrai ; la clarté , la précision & l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de Léibnitz , c'est dans ce livre qu'il la faut chercher : mais on

commence aujourd'hui à ne plus s'embarraffer de ce que Léibnitz a pensé. Née pour la vérité , elle abandonna bientôt les systêmes , & s'attacha aux découvertes du grand Newton ; elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques , & depuis , lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances , elle ajouta à ce livre , que si peu de gens entendent , un commentaire algébrique , qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. Monsieur Clairault , l'un de nos meilleurs géometres , a revu exactement ce commentaire. On en a commencé une édition ; il n'est pas honorable pour notre siècle qu'elle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y composai Alzire , Mérope , l'Enfant prodigue , Mahomet ; je travaillai pour elle à un essai sur l'histoire générale , depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Je choisis cette époque de Char.

lemagne , parce que c'est celle où Bossuet s'est arrêté , & que je n'osai toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme. Cependant elle n'était pas contente de l'histoire universelle de ce prélat ; elle ne la trouvait qu'éloquente ; elle était indignée que presque tout l'ouvrage de Bossuet roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs.

Après avoir passé six années dans cette retraite , au milieu des sciences & des arts , il fallut que nous allâssions à Bruxelles , où la maison du Chatelet avait depuis long-temps un procès considérable contre la maison des Housbrouek : j'eus le bonheur d'y trouver un petit-fils de l'illustre & infortuné grand pensionnaire de Wits , qui étoit premier président de la chambre des comptes. Il avait une des plus belles bibliothèques de l'Europe , qui me servit beaucoup pour l'histoire gé-

nérale. Mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare & auquel je fus plus sensible. J'accommodai le procès pour lequel les deux maisons se ruinaient en frais depuis soixante ans. Je fis avoir à M. le marquis du Chatelet deux cent vingt mille livres argent comptant ; moyennant quoi tout fut terminé.

Lorsque j'étais encore à Bruxelles, en 1740, le gros roi de Prusse Frédéric-Guillaume, le moins endurant de tous les rois, sans contredit le plus économe & le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être de peres & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le pere était un véritable Vandale,

qui dans tout son regne n'avait songé qu'à amasser de l'argent , & à entretenir , à moins de frais qu'il pouvait , les plus belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens , & jamais roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de sa noblesse , laquelle avait mangé bien vite ce peu d'argent qu'elle en avait tiré , & la moitié de cet argent était rentré encore dans les coffres du roi , par les impôts sur la consommation. Toutes les terres royales étaient affermées à des receveurs, qui étaient en même temps exacteurs & juges ; de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé à un fermier à jour nommé , ce fermier prenait son habit de juge , & condamnait le délinquant au double. Il faut observer que quand ce fermier ne payait pas le roi le dernier du mois , il était lui-même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuait-il un lievre , ébran-
 chait-il un arbre dans le voisinage des
 terres du roi , ou avait-il commis
 quelque'autre faute ; il fallait payer
 une amende. Une fille faisait-elle un
 enfant , il fallait que la mere ou le
 pere , ou les parents , donnassent de
 l'argent au roi pour la façon. Madame
 la baronne de Knyphausen , la plus
 riche veuve de Berlin , c'est-à-dire ,
 qui possédait sept à huit mille livres
 de rentes , fut accusée d'avoir mis au
 monde un sujet du roi dans la seconde
 année de son veuvage. Le roi lui écrivit
 de sa main que , pour sauver son hon-
 neur , elle envoyât sur le champ trente
 mille livres à son trésor. Elle fut obli-
 gée de les emprunter , & fut ruinée.

Il y avait un ministre à la Haye
 nommé Luisius ; c'était assurément de
 tous les ministres des têtes couronnées
 le plus mal payé. Ce pauvre homme ,
 pour se chauffer , fit couper quelques

arbres dans les jardins d'Hous-lardik , appartenans pour lors à la maison de Prusse. Il reçut bientôt après des dépêches du roi son maître , qui lui retenait une année d'appointemens. Luifius désespéré se coupa la gorge avec le seul rasoir qu'il eut. Un vieux valet vint à son secours , & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé depuis son excellence à la Haye , & je lui ai fait l'aumône à la porte du palais nommé la vieille cour ; palais appartenant au roi de Prusse , & où le pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par Frédéric - Guillaume. C'est par ces moyens qu'il parvint , en vingt-huit ans de regne , à entasser dans les caves de son palais de Berlin, environ vingt millions d'écus, bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer. Il se donna le plaisir

de meubler tout le grand appartement du palais de gros effets d'argent massif, dans lesquels l'art ne surpassait pas la matiere. Il donna aussi à la reine sa femme, en compte, un cabinet dont tous les meubles étaient d'or, jusqu'aux pommeaux des pelles & des pincettes, & jusqu'aux cafetieres.

Le monarque sortait à pied de ce palais, vêtu d'un méchant habit de drad bleu à boutons de cuivre, qui lui venait à la moitié des cuisses; & quand il achetait un habit neuf, il faisait servir ses vieux boutons. C'est dans cet équipage que sa majesté, armée d'une grosse canne de sergent, faisait tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce régiment était son goût favori & sa plus grande dépense. Le premier rang de sa compagnie était composé d'hommes dont le plus petit avait sept pieds de haut. Il les faisait acheter au bout de l'Europe & de l'Asie. J'en

vis encore quelques-uns après sa mort. Le roi son fils, qui aimait les beaux hommes & non les grands hommes, avait mis ceux-ci chez la reine sa femme en qualité d'heiduques. Je me souviens qu'ils accompagnèrent un vieux carrosse de parade qu'on envoya au devant du marquis de Beauveau, qui vint complimenter le nouveau roi au mois de novembre 1740. Le feu roi Frédéric-Guillaume, qui avait autrefois fait vendre tous les meubles magnifiques de son pere, n'avait pu se défaire de cet énorme carrosse dédoré. Les heiduques, qui étoient aux portieres pour le soutenir en cas qu'il tombât, se donnaient la main par dessus l'impériale.

Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener par la ville ; tout le monde s'enfuyait au plus vite. S'il rencontrait une femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son

son temps dans la rue : *va t'en chez toi , gueuse ; une honnête femme doit être dans son ménage ;* & il accompagnait cette remontrance ou d'un bon soufflet, ou d'un coup de pied dans le ventre , ou de quelques coups de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint évangile , quand il leur prenait envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce Vandale était étonné & fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de graces, de politesse & d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, & qui faisait de la musique & des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu ; le prince jouait-il de la flûte, le pere cassait la flûte, & quelquefois traitait son altesse royale comme il traitait les dames & les prédicans à la parade.

Le prince, lassé de toutes ces attentions que son pere avait pour lui, ré-

solut un beau matin , en 1730 , de s'enfuir , sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier-général ou d'un marchand Anglais : il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables , Kat & Keit , devaient l'accompagner. Kat était le fils unique d'un brave officier général. Keit était gendre de cette même baronne de Knyphausen , à qui il en avait coûté dix mille écus pour faire des enfans. Le jour & l'heure étaient déterminés ; le pere fut informé de tout ; on arrêta en même temps le prince & ses deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princesse Guilhermine sa fille , qui a depuis épousé le prince Margrave de Bareith , était du complot ; & comme il était expéditif en fait de justice , il la jeta à coups

de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine mere qui se trouva à cette expédition dans le temps que Guillermine sa fille allait faire le faut, la retint à peine par ses jupes. Il resta à la princesse une contusion au-dessus du teton gauche, qu'elle a conservé toute sa vie comme une marque des sentimens paternels, & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer. Ce prince avait une espee de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Postdam; elle jouait du claveffin assez mal; le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle; mais il se trompait; sa vocation n'était pas pour le sexe. Cependant, comme il avait fait semblant de l'aimer, le pere fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Postdam, conduite par le bourreau qui la fouettait sous les yeux de son fils. Après l'avoir régélé de ce spectacle, il le fit transférer à la

citadelle de Custrin , située au milieu d'un marais : c'est là qu'il fut enfermé six mois , sans domestiques , dans une espece de cachot ; & au bout de six mois , on lui donna un soldat pour le servir. Ce soldat , jeune , beau , bien fait , & qui jouait de la flûte , servait en plus d'une maniere à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune : je l'ai vu à la fois valet-de-chambre & premier ministre , avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Le prince était depuis quelques semaines dans son château de Custrin , lorsqu'un jour un vieil officier , suivi de quatre grenadiers , entra dans sa chambre fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou ; mais l'officier , toujours pleurant , le fit prendre par les quatre grenadiers qui le placerent à la fenêtre , & qui lui tinrent la tête tandis qu'on

coupait celle de son ami Kat sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à Kal & s'évanouit. Le pere était présent à ce spectacle , comme il l'avait été à celui de la fille fouettée.

Quant à Keit , l'autre confident , il s'enfuit en Hollande : le roi dépêcha des soldats pour le prendre ; il ne fut manqué que d'une minute , & s'embarqua pour le Portugal , où il demeura jusqu'à la mort du clément Frédéric-Guillaume.

Le roi n'en voulait pas demeurer là ; son dessein était de faire couper la tête à son fils ; il considérait qu'il avait trois autres garçons , dont aucun ne faisait des vers , & que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort , comme

l'avait été le Czarovitz , fils aîné du czar Pierre I.

Il ne paraît pas bien décidé par les loix divines & humaines , qu'un jeune prince doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie ; en tout cas , son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur Charles VI, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diete , envoya le comte de Sekendorf au pere , pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le comte de Sekendorf, que j'ai vu depuis en Saxe où il s'est retiré , m'a juré qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au prince. C'est ce même Sekendorf qui a commandé les armées de Baviere , & dont le prince , devenu roi de Prusse , fait un portrait affreux dans l'histoire de son pere , qu'il a in-

férée dans une trentaine d'exemplaires des mémoires de Brandebourg (*). Après cela , servez les princes , & empêchez qu'on ne leur coupe la tête !

Au bout de dix-huit mois , les sollicitations de l'empereur & les larmes de la reine de Prusse , obtinrent la liberté du prince héréditaire , qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais ; il lisait Leibnitz & même Wolf, qu'il appelait un compilateur de fatras ; & il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Comme son pere lui accordait peu de part aux affaires , & que même il n'y avait pas d'affaires dans ce pays où tout consistait en revues , il employa son loisir à écrire aux gens de lettres

(*) N. B. J'ai donné à l'électeur Palatin celui dont le roi de Prusse m'avait fait présent.

de France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba sur moi : c'était des lettres en vers, c'était des traités de métaphysique, d'histoire, de politique : il me traitait d'homme divin ; je le traitais de Salomon ; les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaïses dans le recueil de mes œuvres, & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écriture de Martin ; il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre ; & les beaux esprits des cafés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune étoit faite. Un jeune Courlandais, nommé Keizerling, qui faisait aussi des vers Français tant bien que mal, & qui en conséquence étoit alors son favori, nous fut dépêché à Ciry des frontières de la Poméranie : nous lui donnâmes une fête ; je fis une belle illumination, dont les lumières

dessinaient les chiffres & le nom du prince royal, avec cette devise : *L'espérance du genre humain*. Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivait *mon cher ami*, & on me parlait souvent dans les dépêches des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône.

Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles, & il commença par envoyer en France en ambassade extraordinaire un manchot nommé Camas, ci-devant Français réfugié, & alors officier dans ses troupes. Il disait qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il manquait une main ; & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour

venir chez moi ; qu'il me priaît de me rendre chez lui sur l'heure , & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître. Courez vîte , dit madame du Chatelet , on vous envoie sûrement les diamans de la couronne. Je courus ; je trouvai l'ambassadeur , qui pour toute valise avait derriere sa chaise un carteau de vin de la cave du feu roi , que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestation d'étonnement & de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de S. M. , substituées aux solides dont elle m'avait flatté , & je partageai le carteau avec Camas.

Mon Salomon était alors à Strasbourg ; la fantaisie lui avait pris , en visitant ses longs & étroits états , qui allaient depuis Gueldres jusqu'à la mer Baltique , de voir *incognito* les frontieres & les troupes de France.

Il se donna ce plaisir dans Strasbourg sous le nom du comte du Four , riche seigneur de Boheme. Son frere le prince royal , qui l'accompagnait , avait pris aussi son nom de guerre ; & Algarotti , qui s'était déjà attaché à lui , était le seul qui ne fût pas en masque.

Le roi m'envoya à Bruxelles une relation de son voyage , moitié prose & moitié vers , dans un goût approchant de Bachaumont & de Chapelle , c'est-à-dire , autant qu'un roi de Prusse peut en approcher. Voici quelques endroits de sa lettre :

“ Après des chemins , affreux nous
 „ avons trouvés des gîtes plus affreux
 „ encore.

- „ Car des hôtes intéressés,
- „ De la faim nous voyant pressés
- „ D'une façon plus que frugale,
- „ Dans une chaumière infernale
- „ En nous empoisonnant nous voloient nos écus :
- „ O siècle différent du temps de Lucullus !

„ Des chemins affreux , mal nourris ,
 „ mal abreuvés ; ce n'étoit pas tout ,
 „ nous effuyâmes encore bien des ac-
 „ cidens ; & il faut assurément que
 „ notre équipage ait un air bien fin-
 „ gulier , puisqu'à chaque endroit où
 „ nous passâmes , on nous prit pour
 „ quelque chose d'autre.

„ Les uns nous prenoient pour des rois ,
 „ D'autres pour des filoux courtois ,
 „ D'autres pour gens de connoissance ;
 „ Par fois le peuple s'attroupoit ,
 „ Entre les yeux nous regardoit
 „ En badauds curieux , remplis d'impertinence.

„ Le maître de la poste de Kell nous
 „ ayant assuré qu'il n'y avoit point de
 „ salut sans passe - ports , & voyant
 „ que le cas nous mettoit dans la né-
 „ cessité absolue d'en faire nous-mêmes
 „ ou de ne point entrer à Strasbourg ,
 „ il fallut prendre le premier parti , à
 „ quoi les armes Prussiennes que j'avois
 „ sur mon cachet nous seconderent
 „ merveilleusement. Nous arrivâmes à

„ Strasbourg , & le corfaire de la
 „ douane & le visiteur parurent con-
 „ tens de nos preuves. „

Ces scélérats nous épioient ,
 D'un œil le passe-port lisoient ,
 De l'autre lorgnoient notre bourse ,
 L'or qui toujours fut de ressource ,
 Par lequel Jupin jouissoit ,
 De Danaé qu'il caressoit.
 L'or par qui César gouvernoit
 Le monde heureux sous son empire ;
 L'or plus dieu que Mars & l'Amour ,
 Le même or fut nous introduire
 Le soir dans les murs de Strasbourg.

On voit par cette lettre qu'il n'était
 pas encore devenu le meilleur de nos
 poètes , & que sa philosophie ne re-
 gardait pas avec indifférence le métal
 dont son pere avait fait provision.

De Strasbourg il alla voir ses états
 de la Basse-Allemagne , & me manda
 qu'il viendrait *incognito* me voir à
 Bruxelles. Nous lui préparâmes une

belle maison ; mais étant tombé malade dans le petit château de Meuse, à deux lieues de Cleves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui rendre mes très-humbles hommages. Maupertuis, qui avait déjà ses vues, & qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté de lui-même, & logeait, avec Algarotti & Keizerling, dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour toute garde ; le conseiller privé, Rambonet, ministre d'état, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts ; il portait de grandes manchettes de toile sale, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entraît dans une de ses poches, & l'autre passait à peine l'épaule ; on me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'état importante, & cela était vrai.

Je fus conduit dans l'appartement

de Sa Majesté : il n'y avait que les quatre murailles ; j'apperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds & demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu ; c'étoit le roi, qui suait & qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent : je lui fis la révérence, & commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla & se mit à table : Algarotti, Keizerling, Maupertuis & le ministre du roi auprès des Etats-généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté & des androgines de Platon.

Le conseiller Rambonet était pendant ce temps-là monté sur un cheval de louage ; il alla toute la nuit, & le lendemain arriva aux portes de Liege,

où il instrumenta au nom du roi son maître, tandis que deux mille hommes de troupes de Vezel mettaient la ville de Liege à contribution. Cette belle expédition avait pour prétextes quelques droits que le roi prétendait sur un fauxbourg ; il me chargea même de travailler au manifeste, & j'en fis un tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi avec qui je soupais, & qui m'appellait son ami, ne dût toujours avoir raison. L'affaire s'accommoda bientôt, moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, & qui servirent à l'indemniser des frais de son voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui, car il avait de l'esprit & des graces, & de plus il était roi, ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire ce sont nous autres gens de lettres qui flattons
les

les rois ; celui-là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête , tandis que l'abbé Desfontaines & d'autres gredins me diffamaient dans Paris , au moins une fois la semaine.

Le roi de Prusse , quelque temps avant la mort de son pere , s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avait eu un prince pour disciple , la premiere chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui : mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse ; il avait écrit de bonne foi dans le temps qu'il n'était pas encore souverain , & que son pere ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération , la justice , & , dans son enthousiasme , il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer , & j'en avais déjà fait présent

à un libraire de Hollande, nommé Venduren, le plus infigne fripon de son espece. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'anti-Machiavel, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois, par la main du conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là: son pere lui avait laissé soixante-fix mille quatre cens hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en servir à la premiere occasion.

Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même temps qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent, que le roi, qui d'ailleurs n'était pas

fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien, que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande occupé de cette besogne, l'empereur Charles VI mourut au mois d'octobre 1740, d'une indigestion de champignons, qui lui causa une apoplexie; & ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric III, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie, il ne m'appella pas moins à sa cour.

Je lui avais déjà signifié que je ne pouvais m'établir auprès de lui; que je devais préférer l'amitié à l'ambition; que j'étais attaché à madame du Chatelet; & que, philosophe pour philosophe, j'aimais mieux une dame qu'un roi. Il approuvait cette liberté, quoi-

qu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'anti-Machiavel & pour l'auteur : je ne manquai pas de la lui montrer. Il rassemblait déjà ses troupes , sans qu'aucun de ses généraux ni de ses ministres pût pénétrer son dessein. Le marquis de Beauvau , envoyé auprès de lui pour le complimenter , croyait qu'il allait se déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérèse , reine de Hongrie & de Bohême , fille de Charles VI ; qu'il voulait appuyer l'élection à l'empire de François de Lorraine , grand duc de Toscane , époux de cette reine ; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que personne qu'en effet le nouveau roi de Prusse allait prendre ce parti ; car il m'avait envoyé , trois mois auparavant , un

écrit politique de sa façon , dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disait & de ce qu'il écrivait , non par dissimulation , mais parce qu'il écrivait & parlait avec une espèce d'enthousiasme , & agissait ensuite avec une autre.

Il partit au 15 décembre , avec la fièvre quarte , pour la conquête de la Silésie , à la tête de trente mille combattans , bien pourvus de tout & bien disciplinés , & il dit au marquis de Beauvau , en montant à cheval : *Je vais jouer votre jeu ; si les as me viennent , nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête ; il me l'a montrée toute entière. Voici un des articles curieux du début de ces annales ; j'eus soin de le

transcrire de préférence , comme un monument unique.

“ Que l'on joigne à ces considéra-
 „ tions des troupes toujours prêtes
 „ d'agir , mon épargne bien remplie ,
 „ & la vivacité de mon caractère
 „ étoient les raisons que j'avois de faire
 „ la guerre à Marie-Thérèse , reine de
 „ Bohême & de Hongrie. „ Et quel-
 ques lignes ensuite il y avoit ces pro-
 pres mots : “ L'ambition , l'intérêt , le
 „ desir de faire parler de moi l'empor-
 „ terent , & la guerre fut résolue. „

Depuis qu'il y a des conquérans ,
 ou des esprits ardens qui ont voulu
 l'être , je crois qu'il est le premier qui
 se soit ainsi rendu justice. Jamais hom-
 me peut - être n'a plus senti la raison
 & n'a plus écouté ses passions ; ces
 assemblages de philosophie & de dé-
 réglement d'imagination , ont toujours
 composé son caractère.

C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage quand je corrigai depuis tous ces ouvrages ; un aveu si rare devait passer à la postérité, & servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poètes, historiens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits ; & voilà un roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Silésie quand le baron de Gotter, son ministre à Vienne, fit à Marie-Thérèse la proposition incivile de céder de bonne grace au roi électeur son maître, les trois quarts de cette province, moyennant quoi le roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferait son mari empereur.

Marie-Thérèse n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit, & cepen-

dant elle fut inflexible ; elle aimait mieux risquer de tout perdre , que de fléchir sous un prince qu'elle ne regardait que comme le vassal de ses ancêtres , & à qui l'empereur son pere avait sauvé la vie. Ses généraux rassemblerent à peine vingt mille hommes : son maréchal Nenperg qui les commandait , força le roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Nein à Molwitz. La cavalerie Prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie Autrichienne ; & dès le premier choc , le roi , qui n'était pas accoutumé à voir des batailles , s'enfuit jusqu'à Oppelen , à douze grandes lieues du champ où l'on se battait. Maupertuis , qui avait cru faire une grande fortune , s'était mis à sa suite dans cette campagne , s'imaginant que le roi lui ferait au moins fournir un cheval : ce n'était pas la coutume du roi. Maupertuis acheta un âne deux ducats le jour de l'action , & se mit à

suivre sa majesté sur son âne du mieux qu'il put : sa monture ne put fournir la course ; il fut pris & dépouillé par les Housards.

Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village , près de Ratibor , sur les confins de la Pologne ; il était désespéré , & se croyait réduit à traverser la moitié de la Pologne pour entrer dans le nord de ses états , lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz , & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart-d'heure après par un aide-de-camp : la nouvelle était vraie. Si la cavalerie Prussienne était mauvaise , l'infanterie était la meilleure de l'Europe ; elle avait été disciplinée pendant trente ans , par le vieux prince d'Anhalt. Le maréchal de Shwerin qui la commandait , était un élève de Charles XII ; il gagna la bataille aussi-tôt que le roi de Prusse

se fut enfui. Le monarque revint le lendemain , & le général vainqueur fut peu après disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Circy. Je passais les hivers à Paris où j'avais une foule d'ennemis ; car m'étant avisé d'écrire long-temps auparavant l'histoire de Charles XII , de donner plusieurs pieces de théâtre , de faire même un poëme épique ; j'avais, comme de raison, pour persécuteurs tous ceux qui se mêlaient de vers & de prose ; & comme j'avais même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la philosophie , il fallait bien que les gens qu'on appelle dévots me traîassent d'athée , selon l'ancien usage.

J'avais été le premier qui eut osé développer à ma nation les découvertes de Newton en langage intelligible. Les préjugés Cartésiens qui avaient succédé en France aux préjugés péripa-

téticiens , étaient alors tellement enracinés , que le chancelier d'Aguesseau regardait comme un homme ennemi de la raison & de l'état, quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilege pour l'impression des élémens de la philosophie de Newton.

J'étais grand admirateur de Loke ; je le regardais comme le seul métaphysicien raisonnable ; je louai sur - tout cette retenue si nouvelle , si sage en même temps , & si hardie , avec laquelle il dit que nous n'en saurons jamais assez par les lumieres de notre raison , pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du sentiment & de la pensée à l'être appelé matiere.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrépidité d'ignorance , on se déchaîna contre

moi sur cet article. Le sentiment de Loke n'avait point fait de bruit en France auparavant , parce que les docteurs lisaient saint Thomas & Quesnel , & que le gros monde lisait des romans. Lorsque j'eus loué Loke , on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette dispute ne savaient sûrement ni ce que c'est que la matiere , ni ce que c'est que l'esprit ; le fait est que nous ne savons rien de nous-mêmes ; que nous avons le mouvement , la vie , le sentiment & la pensée , sans savoir comment ; que les élémens de la matiere nous sont aussi inconnus que le reste ; que nous sommes des aveugles qui marchons & raisonnons à tâtons , & que Loke a été très-sage en avouant que ce n'est pas à nous à décider de ce que le Tout-puissant ne peut pas faire. Cela joint avec quelque succès de mes pieces de théâtre , m'attira une bibliotheque immense de bro-

chures, dans lesquelles on prouvait que j'étais un mauvais poëte, athée & fils d'un payfan.

On imprima l'histoire de ma vie, dans laquelle on me donna cette belle généalogie. Un Allemand n'a pas manqué de ramasser tous les contes de cette espece, dont on avait farci les libelles que l'on imprimait contre moi. On m'imputait des aventures avec des personnes que je n'avais jamais connues, & avec d'autres qui n'avaient jamais existé. Je trouve en écrivant ceci, une lettre de monsieur le maréchal de Richelieu, qui me donnait avis d'un gros libelle, où il était prouvé que sa femme m'avait donné un beau carrosse, & quelque autre chose, dans le temps qu'il n'avait point de femme. Je m'étais d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies ; mais elles se multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux : je m'en consolais aisément , tantôt dans la retraite de Circy , & tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

Tandis que les excréments de la littérature me faisaient la guerre , la France la faisait à la reine de Hongrie ; & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste : car après avoir solennellement stipulé , garanti , juré la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI , & la succession de Marie-Thérèse à l'héritage de son pere ; après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses , il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le cardinal de Fleury hors de ses mesures. Il ne pouvait pas dire , comme le roi de Prusse , que c'était la vivacité de son tempérament qui lui faisait prendre les armes. Cet heureux

prêtre régnait à l'âge de quatre-vingt-six ans , & tenait les rênes de l'état d'une main très-faible. On s'était uni avec le roi de Prusse dans le temps qu'il prenait la Silésie. On avait envoyé en Allemagne deux armées pendant que Marie-Thérèse n'en avoit point ; l'une de ces armées avait pénétré jusqu'à cinq lieues de Vienne sans trouver d'ennemis. On avait donné la Bohême à l'électeur de Bavière , qui fut élu empereur après avoir été nommé lieutenant-général des armées du roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le roi de Prusse ayant pendant ce temps-là mûri son courage & gagné des batailles , faisait la paix avec les Autrichiens. Marie lui abandonna , à son très-grand regret , le comté de Glats avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagement à ces conditions , au mois de juin 1742 , il me

manda qu'il s'était mis dans les remèdes, & qu'il conseillait aux autres malades de se rétablir.

Ce prince se voyait alors au comble de sa puissance, ayant à ses ordres cent trente mille hommes de troupes victorieuses, dont il avait formé sa cavalerie; tirant de la Silésie le double de ce qu'elle avait produit à la maison d'Autriche; affermi dans sa nouvelle conquête, & d'autant plus heureux que toutes les autres puissances souffraient. Les princes se ruinent aujourd'hui par la guerre; il s'y était enrichi: ses soins se tournerent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'opéra qui soient en Europe, à faire venir des artistes en tout genre; car il voulait aller à la gloire par tous les chemins, & au meilleur marché possible.

Son pere avait logé à Postdam dans
une

une vilaine maison ; il en fit un palais ;
 Postdam devint une jolie ville ; Berlin
 s'agrandissait ; on commençait à y con-
 naître les douceurs de la vie que le feu
 roi avait très-négligées ; quelques per-
 sonnes avaient des meubles , la plupart
 même portaient des chemises ; car sous
 le regne précédent , on ne connaissait
 guere que des devans de chemise qu'on
 attachait avec des cordons ; & le roi
 régnant n'avait pas été élevé autrement.
 Les choses changeaient à vue d'œil ; La-
 cédémone devenait Athenes ; des dé-
 ferts furent défrichés ; cent trois vil-
 lages furent formés dans des marais
 desséchés. Il n'en faisait pas moins de
 la musique & des livres : ainsi il ne
 fallait pas me savoir si mauvais gré de
 l'appeller le Salomon du nord : je lui
 donnais dans mes lettres ce sobriquet,
 qui lui demeura long-temps.

Le cardinal de Fleury était mort le 29
 janvier 1743 , âgé de quatre-vingt-dix

ans : jamais personne n'était parvenu plus tard au ministere , & jamais ministre n'avait gardé sa place plus longtemps. Il commença sa fortune , à l'âge de soixante-treize ans , par être roi de France , & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction. Affectant toujours la plus grande modestie , n'amaissant aucun bien , n'ayant aucun faste , & se bornant uniquement à régner ; il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable , plutôt que d'un génie , & passa pour avoir mieux connu la cour que l'Europe. Je l'avais vu chez madame la Maréchale de Villeroy , quand il n'était qu'ancien Evêque de la petite vilaine ville de Fréjus , dont il s'était toujours intitulé *évêque par l'indignation divine* , comme on le voit dans quelques-unes de ses lettres. La maréchale était une très-laide femme , qu'il avait répudiée le plutôt qu'il avait pu. Le maréchal de Villeroy , qui ne savait pas que l'évêque avait été long-temps

l'amant de la maréchale sa femme, et fit nommer par Louis XIV précepteur de Louis XV ; de précepteur il devint premier ministre , & ne manqua pas de contribuer à l'exil du maréchal son bienfaiteur. C'était, à l'ingratitude près, un assez bon homme ; mais, comme il n'avait aucun talent, il écartait tous ceux qui en avaient , dans quelque genre que ce pût être.

Plusieurs académiciens voulurent que j'eusse une place à l'académie Française : on demanda, au souper du roi, qui prononcerait l'oraison funebre du cardinal à l'académie : le roi répondit que ce serait moi : sa maîtresse, la duchesse de Châteauroux, le voulait ; mais le comte de Maurepas, secrétaire d'état, ne le voulait pas : il avait la manie de se brouiller avec toutes les maîtresses de son maître, & il s'en est trouvé mal.

Un vieil imbécille , précepteur du

dauphin , autrefois théatin , & depuis évêque de Mirepoix , nommé Boyer , se chargea , par principe de conscience , de seconder le caprice de monfieur de Maurepas. Ce Boyer avait la feuille des bénéfices ; le roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline ecclésiastique ; il repréfenta que c'était offenser Dieu qu'un profane comme moi fuccédât à un cardinal. Je favais que monfieur de Maurepas le faifait agir. J'allai trouver ce miniftre ; je lui dis : “ Une place à l'académie n'est
 „ pas une dignité bien importante ;
 „ mais après avoir été nommé , il est
 „ trifte d'être exclu. Vous êtes brouillé
 „ avec madame de Châteauroux que le
 „ roi aime , & avec monfieur le duc
 „ de Richelieu qui la gouverne. Quel
 „ rapport y a-t-il , je vous prie , de vos
 „ brouilleries avec une pauvre place
 „ à l'académie Françoife ? Je vous con-
 „ jure de me répondre franchement

„ en cas que madame de Châteauroux
 „ l'emporte sur M. l'évêque de Mire-
 „ poix , vous y opposerez-vous ? „ Il
 se recueillit un moment , & me dit :
oui , & je vous écraserei. Le prêtre enfin
 l'emporta sur la maîtresse ; & je n'eus
 point une place dont je ne me souciais
 guere. J'aime à me rappeler cette
 aventure qui fait voir les petitesse de
 ceux qu'on appelle grands , & qui
 marquent combien les bagatelles sont
 quelquefois importantes pour eux.

Cependant les affaires publiques n'al-
 laient pas mieux depuis la mort du
 cardinal que dans ses deux dernières
 années ; la maison d'Autriche renais-
 sait de sa cendre ; la France était pressée
 par elle & par l'Angleterre. Il ne nous
 restait alors d'autre ressource que dans
 le roi de Prusse , qui nous avait en-
 traîné dans la guerre , & qui nous
 avait abandonné au besoin.

On imagina de m'envoyer secrète-

ment chez ce monarque pour sonder ses intentions , pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui , après avoir tombé sur nous , & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silésie. Cette idée était tombée dans la tête de monsieur de Richelieu , & de madame de Châteauroux. Le roi l'adopta , & M. Amelot, ministre des affaires étrangères , mais ministre très-subalterne , fut chargé seulement de presser mon départ. Il fallait un prétexte ; je pris celui de ma querelle avec l'ancien évêque de Mirepoix : le roi approuva cet expédient. J'écrivis au roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce théatin , & que j'allais me réfugier auprès d'un roi philosophe , loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours l'anc. évêq. de Mirepoix en abrégé , & que son

écriture était assez incorrecte , on lisait l'âne de Mirepoix , au lieu de l'ancien : ce fut un sujet de plaisanterie , & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le roi de Prusse qui n'y allait pas de main-morte , quand il fallait frapper sur les moines & sur les prélats de cour , me répondit avec un déluge de railleries sur l'âne de Mirepoix , & me pressa de venir.

J'eus grand soin de faire lire mes lettres & les réponses : l'évêque en fut informé , il alla se plaindre à Louis XV de ce qu'on le faisait , disait-il , passer pour un sot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit que c'était une chose dont on était convenu , & qu'il ne fallait pas qu'il y prît garde. Cette réponse de Louis XV , qui n'est guere dans son caractère , m'a toujours paru extraordinaire. J'avais à la fois le plaisir de me venger de l'évêque qui m'avait

exclu de l'académie , celui de faire un voyage très-agréable , & celui d'être à portée de rendre service au roi & à l'état ; monfieur de Maurepas entraît même avec chaleur dans cette aventure , parce qu'alors il gouvernait monfieur Amelot , & qu'il croyait être le miniftre des affaires étrangères. Ce qu'il y a de plus fingulier , c'est qu'il fallut mettre madame du Chatelet de la confiance ; elle ne voulait point à quelque prix que ce fût , que je la quittaffe pour le roi de Pruffe ; elle ne trouvait rien de fi lâche & fi abominable dans le monde que de fe féparer d'une femme pour aller chercher un monarque. Elle aurait fait un vacarme horrible. On convint , pour l'appaifer , qu'elle entretrait dans le myftère , & que les lettres pafleraient par fes mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage , fur mes fimples reçus , de monfieur de Montmartel :

je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque temps en Hollande , pendant que le roi de Prusse courait d'un bout à l'autre de ses états pour faire des revues. Mon séjour à la Haye ne fut pas inutile. Je logeais dans le palais de la vieille-cour , qui appartenait alors au roi de Prusse , par ses partages avec la maison d'Orange. Son envoyé , le jeune comte de Podevils , amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'état , attrapait par les bontés de cette dame , des copies de toutes les résolutions secrètes de leurs hautes-puissances, très-mal intentionnées contre nous. J'envoyais ces copies à la cour , & mon service était très-agréable.

Quand j'arrivai à Berlin , le roi me logea chez lui , comme il avait fait dans les précédens voyages : il menait à Postdam la vie qu'il a toujours menée

depuis son avènement au trône : cette vie mérite quelques petits détails. Il se levait à cinq heures du matin en été , & à six heures en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever , quelles étaient les grandes & petites entrées , quelles étaient les fonctions de son grand aumônier , de son grand chambellan , de son premier gentilhomme de la chambre , de ses huissiers ; je vous répondrai , qu'un laquais venait allumer son feu , l'habiller & le raser , encore s'habillait - il presque tout seul. Sa chambre était assez belle ; une riche balustrade d'argent , ornée de petits amours très-bien sculptés , semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux ; mais derrière les rideaux était , au lieu de lit , une bibliothèque ; & quant au lit du roi , c'était un grabat de fangle , avec un matelas mince , caché par un paravent. Marc-Aurele & Julien , ces

deux apôtres , & les plus grands hommes du stoïcisme , n'étaient pas plus mal couchés.

Quand sa majesté était habillée & bottée , le stoïque donnait quelques momens à la secte d'Épicure ; il faisait venir deux ou trois favoris , soit lieutenans de son régiment , soit pages , soit heiduques ou jeunes cadets ; on prenait du café. Celui à qui on jetait le mouchoir, restait demi-quart d'heure tête-à-tête ; les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités , attendu que le prince , du vivant de son pere , avait été fort maltraité dans ses amours de passade , & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouer le premier rôle ; il fallait se contenter des seconds. Ces amusemens d'écoliers étant finis , les affaires d'état prenaient la place ; son premier ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait

au second étage dans la maison de Frédersdof, ce soldat devenu valet-de-chambre & favori , qui avait autrefois servi le roi dans le château de Custrin. Les secretares d'état envoyaient toutes les dépêches au commis du roi ; il en apportait l'extrait ; le roi faisait mettre les réponses à la marge en deux mots ; toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure. Rarement les secretares d'état , les ministres en charge l'abordaient ; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son pere avait mis un tel ordre dans les finances , tout s'exécutait si militairement , l'obéissance était si aveugle , que quatre cens lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye.

Vers les onze heures le roi en bottes faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes , & à la même heure tous les colonels en fai-

faient autant dans toutes les provinces. Dans l'intervalle de la parade & du dîné , les princes ses freres , les officiers généraux , un ou deux chambellans mangeaient à sa table , qui était aussi bonne qu'elle pouvait l'être dans un pays où il n'y a ni gibier , ni viande de boucherie passable , ni une poularde , & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas , il se retirait seul dans son cabinet , & faisait des vers jusqu'à cinq ou six heures. Ensuite venait un jeune homme nommé Darget , ci-devant secretaire de Valory , envoyé de France , qui faisait la lecture ; un petit concert commençait à sept heures ; le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste ; les concertans exécutaient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât , & il n'eût pas effuyé chez les Grecs la mortification qu'eut

Epaminondas d'avouer qu'il ne savait pas la musique.

On soupaît dans une petite salle dont le plus singulier ornement étoit un tableau, dont il avoit donné le dessin à Pêne son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'étoit une belle priapée. On voyoit des jeunes gens embrassant de jeunes femmes, des Nymphes sous des Satyres, des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes & des Gitons; quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baïsaient, des boucs sautant sur des chevres, & des beliers sur des brebis.

Les repas n'en étoient pas souvent moins philosophiques; un survenant qui nous aurait écouté en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grece au bordel;

jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté ; mais tous ceux qui avaient trompé les hommes en son nom n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes, ni prêtres ; en un mot, Frédéric vivait sans cour, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de provinces voulurent faire brûler je ne sais quel pauvre payfan, accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse. On n'exécutait personne sans que le roi n'eût confirmé la sentence ; loi très-humaine, qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays. Frédéric écrivit au bas de la sentence, qu'il donnait dans ses états liberté de conscience & de F....

Un prêtre d'auprès de Stetin , très-scandalisé de cette indulgence , gliffa dans un sermon sur Hérode , quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître. Il fit venir ce ministre de village à Postdam , en le citant au consistoire , quoiqu'il n'y eut à la cour pas plus de consistoire que de messe ; le pauvre homme fut amené ; le roi prit une robe & un rabat de prédicant : Dargens , l'auteur des lettres juives , & un baron de Polnitz qui avait changé trois ou quatre fois de religion , se revêtirent du même habit , & on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table en guise d'évangile , & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur. Mon frere , dit le roi , je vous demande , au nom de Dieu , sur quel Hérode vous avez prêché ? Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans , répondit le bon homme. Je vous demande , ajouta le roi ,

roi, si c'était Hérode premier du nom ; car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne fut que répondre. Comment, dit le roi, vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez qu'elle était sa famille ? Vous êtes indigne du saint ministère : nous vous pardonnons cette fois, mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon ; on signa trois noms ridicules inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le roi, nous demanderons grace pour vous à nos frères ; ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres ; on se moqua de lui, & le roi, qui était plus plaissant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernait l'église aussi despotiquement que l'état ; c'était lui qui

prononçait les divorces quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'ancien Testament au sujet d'un de ces divorces ; Moyse , lui dit-il , menait les Juifs comme il voulait , & moi , mes Prussiens comme je l'entends.

Ce gouvernement singulier , les mœurs encore plus étranges , ce contraste de stoïcisme & d'épicuréisme , de sévérité dans la discipline militaire & de mollesse dans l'intérieur du palais , des pages avec lesquels on s'amusait dans son cabinet , & des soldats qu'on faisait passer trente-six fois par les baguettes sous les fenêtres du monarque qui les regardait , des discours de morale & une licence effrénée , tout cela composait un tableau bizarre , que peu de personnes connaissaient alors , & qui a depuis percé dans l'Europe.

La plus grande économie présidait

dans Postdam à tous ses goûts ; sa table , & celle de ses officiers & de ses domestiques, étaient réglées à trente-trois écus par jour, indépendamment du vin ; & au lieu que chez les autres rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense , c'était son valet-de-chambre Frédersdoff qui était à la fois son grand maître-d'hôtel , son grand échançon , & son grand pannetier.

Soit économie , soit politique , il n'accordait pas la moindre grace à ses anciens favoris , & sur-tout à ceux qui avaient risqué leur vie pour lui, quand il était prince royal ; il ne payait pas même l'argent qu'il avait emprunté alors ; & comme Louis XII ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans , le roi de Prusse oubliait les dettes du prince royal.

Cette pauvre maîtresse qui avait été
[E 2]

fouettée pour lui par la main du bourreau , était alors mariée à Berlin , au commis du bureau des fiacres ; car il y avait dix-huit fiacres dans Berlin , & son amant lui faisait une pension de soixante & dix écus , qui lui a toujours été bien payée. Elle s'appellait madame Shommeres , grande femme maigre, qui ressemblait à une Sibylle, & n'avait nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un prince. Cependant quand il allait à Berlin , il y étalait une grande magnificence dans les jours d'appareil ; c'était un très-beau spectacle pour les hommes vains, c'est - à - dire , pour presque tout le monde , de le voir à table entouré de vingt princes de l'empire , servi dans la plus belle vaisselle d'or de l'Europe , & trente-deux pages , & autant de jeunes heiduques superbement parés, portant de grands plats d'or massif. Les grands officiers paraissaient alors , mais hors de là on ne les connaissait point.

On allait après dîné à l'opéra dans cette grande salle de trois cens pieds de long, qu'un de ses chambellans, nommé Knoberstorf, avoit bâtie sans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs étaient à ses gages; la Barbarini danfait alors sur son théâtre; c'est-elle qui depuis épousa le fils de son chancelier. Le roi avoit fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats qui l'amenerent par Vienne même jusqu'à Berlin; il en étoit un peu amoureux, parce qu'elle avoit les jambes d'un homme; ce qui étoit incompréhensible, c'est qu'il lui donnoit trente-deux mille liv. d'appoin-temens. Son poëte Italien à qui il faisoit mettre en vers les opéra dont lui-même faisoit toujours le plan, n'avoit que douze cens livres de gages; mais aussi il faut considérer qu'il étoit fort laid, & qu'il ne danfait pas; en un mot, la Barbarini touchait à elle seule plus que trois ministres d'état

ensemble : pour le poëte Italien , il se paya un jour par ses mains ; il découvrit dans une chapelle du premier roi de Prusse , de vieux galons d'or dont elle était ornée : le roi qui jamais ne fréquenta de chapelle , dit qu'il ne perdait rien ; d'ailleurs il venait d'écrire une dissertation en faveur des voleurs , qui est imprimée dans les recueils de son académie , & il ne jugea pas à propos cette fois-là de détruire ses écrits par les faits. Cette indulgence ne s'étendait pas sur le militaire ; il y avait dans les prisons de Spandaw un vieux gentilhomme de Franche-Comté , haut de six pieds , que le feu roi avait fait enlever pour sa belle taille ; on lui avait promis une place de chambellan , & on lui en donna une de soldat. Ce pauvre homme déserta bientôt avec quelques-uns de ses camarades ; il fut saisi & ramené devant le feu roi , auquel il eut la naïveté de dire qu'il ne se repentait que de n'avoir pas tué un

tyran comme lui. On lui coupa, pour réponse, le nez & les oreilles; il passa par les baguettes trente-fix fois, après quoi il alla traîner la brouette à Spandaw. Il la traînait encore quand M. de Valory, notre envoyé, me pressa de demander sa grace au très-clément fils du très-dur Frédéric-Guillaume.

Sa majesté se plaisait à dire, que c'était pour moi qu'il faisait jouer la *Clemenza di Tito*, opéra plein de beautés, du célèbre Métastasio, mis en musique par le roi lui-même, aidé de son compositeur. Je pris mon temps pour recommander à ses bontés ce pauvre Franc-Comtois sans oreilles & sans nez, & je lui détachai cette semonce.

Génie universel, ame sensible & ferme,
 Quoi ! lorsque vous réglez il est des malheureux ?
 Aux tourmens d'un coupable, il vous faut mettre un terme,
 Et n'en mettre jamais à vos soins généreux.

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
 Filles du repentir, maîtresses des grands cœurs,
 S'étonner d'arroser de larmes impuissantes
 Les mains qui de la terre ont dû sécher les pleurs.

Ah ! pourquoi m'étaler avec magnificence
 Ce spectacle brillant où triomphe Titus ?
 Pour achever la fête égalez sa clémence
 Et l'imitiez en tout ou ne le vantez plus.

La requête était un peu forte ,
 mais on a le privilege de dire ce
 qu'on veut en vers. Le roi promit quel-
 qu'adoucissement , & même plusieurs
 mois après il eut la bonté de mettre
 le gentilhomme dont il s'agissait à
 l'hôpital à six sous par jour. Il avait re-
 fusé cette grace à la reine sa mere , qui
 apparemment ne l'avait demandée
 qu'en prose.

Au milieu des fêtes , des opéra ,
 des soupers , ma négociation secrete
 avançait ; le roi trouvait bon que je
 lui parlasse de tout , & j'entremêlais
 souvent des questions sur la France ,
 & sur l'Autriche à propos de l'Enéide ,
 & de Tite-Live. La conversation s'ani-
 mait quelquefois ; le roi s'échauffait
 & me disait que tant que notre cour

frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix, il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à demi-marge ; il répondait sur une colonne à mes hardieffes ; j'ai encore le papier ou je lui disais : doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous redemande la Silésie à la première occasion ? Voici la réponse en marge.

» Ils seront reçus, Biribi,

» A la façon de Barbari, mon ami.

Cette négociation d'une espèce nouvelle finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvemens de vivacité contre le roi d'Angleterre, son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas ; celui de Prusse disait ; *George est l'oncle de Frédéric, mais George ne l'est pas du roi de Prusse.* Enfin il me dit que la France déclare la guerre à l'Angleterre, & je marche ;

je n'en voulais pas davantage ; je retournai vîte à la cour de France ; je rendis compte de mon voyage ; je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin : elle ne fût point trompeuse , & le printemps suivant , le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes , tandis que les Autrichiens étaient en Alsace.

Si j'avais conté à quelque bon Parisien mon aventure & le service que j'avais rendu , il n'eût pas douté que je ne fusse promu à quelque bon poste. Voici quelle fut ma récompense : La duchesse de Châteauroux fut fâchée que la négociation n'eût pas passé immédiatement par elle ; il lui avait pris envie de chasser monsieur Amelot parce qu'il était begue , & que ce petit défaut lui déplaisait ; elle haïssait de plus cet Amelot

parce qu'il était gouverné par M. de Maurepas : il fut renvoyé au bout de huit jours, & je fus enveloppé dans sa disgrâce.

Il arriva quelque temps après que Louis XV fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz. M. de Maurepas & sa cabale prirent le temps pour perdre M^{de}. de Châteauroux. L'évêque de Soissons, Fitzjames, fils du bâtard de Jacques II, regardé comme un saint, voulut, en qualité de premier aumônier, convertir le roi, & lui déclara qu'il ne lui donnerait ni absolution ni communion, s'il ne chassait sa maîtresse & sa sœur la duchesse de Lauraguais, & leurs amies. Les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz : ce fut pour cette action que le peuple de Paris, aussi-tôt que celui de Metz, donna à Louis XV le surnom de Bien-aimé. Un polisson, nommé Vadé, imagina ce

titre que les almanachs prodiguerent quand le prince se porta bien. Il ne voulut être que le bien-aimé de sa maîtresse ; ils s'aimèrent plus qu'auparavant ; elle devait rentrer dans le ministère ; elle allait partir de Paris pour Versailles, quand elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée : elle fut bientôt oubliée.

Il fallait une maîtresse ; le choix tomba sur la Dlle. Poisson, fille d'une femme entretenue, & d'un payfan de la Ferté sous Jouarre, qui avait amassé quelque chose à vendre du bled aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation ; on avait marié sa fille au sous-fermier le Normand, seigneur d'Etiole, neveu du fermier-général le Normand de Tournechem, qui entretenait la mere. La fille était bien élevée, sage, ai-

mable , remplie de graces & de talens , née avec du bon sens , & un bon cœur. Je la connoissais assez ; je fus même le confident de son amour ; elle m'avouait qu'elle avait toujours eu un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi , & qu'elle s'était sentie une violente inclination pour lui sans la trop démêler. Cette idée qui aurait pu paraître chimérique dans sa situation , était fondée sur ce qu'on l'avait souvent menée aux chasses que faisait le roi dans la forêt de Senar . Tournechem , l'amant de sa mere , avait une maison de campagne dans le voisinage ; on promenait madame d'Etiole dans une jolie caleche. Le roi la remarquait , & lui envoyait souvent des chevreuils. La mere ne cessait de lui dire qu'elle était plus jolie que Made. de Châteauroux , & le bon homme Tournechem s'écriait souvent : il faut avouer que la fille de madame Poisson est un morceau de roi. Enfin ,

quand elle eut tenu le roi entre ses bras , elle me dit qu'elle croyait à la destinée , & elle avait raison. Je passai quelques mois avec elle à Etiole , pendant que le roi faisait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages , ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'académie ; je fus nommé historiographe de France , & le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que pour faire la plus petite fortune , il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi , que d'écrire cent volumes. Dès que j'eus l'air d'un homme heureux , tous mes confreres les beaux esprits de Paris se déchaînerent contre moi avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un , à qui

on donnait toutes les récompenses qu'il méritait.

J'étais toujours lié avec la marquise du Chatelet par l'amitié la plus inaltérable & par le goût de l'étude ; nous demeurions ensemble à Paris & à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine ; le roi Stanislas tenait alors sa petite & agréable cour à Luneville ; tout dévot qu'il était , il avait pour amie une femme qui ne l'était guere , c'était la marquise de Boufflers. Il partageait son ame entr'elle & un jésuite nommé Ménou , le plus intrigant & le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cet homme avait attrapé du roi Stanislas , par les importunités de la femme qu'il avoit gouvernée , environ un million , dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques jésuites de la ville de Nancy. Cette maison était dotée de vingt-

quatre mille livres de rente , dont douze pour la table de Ménou , & douze pour donner à qui il voudrait. Madame de Boufflers recevait à peine du roi de Pologne de quoi avoir des jupes , & cependant le jésuite enviait sa portion , & était furieusement jaloux de la marquise. Ils étaient ouvertement brouillés ; le pauvre roi avait bien de la peine à les rapatrier ; enfin notre jésuite , ayant entendu parler de madame du Chatelet , imagina de la substituer à madame de Boufflers. Stanislas se mêlait quelquefois de faire d'assez mauvais petits ouvrages ; il crut qu'une femme auteur réussirait auprès de lui ; & le voilà qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame. Il cajole madame du Chatelet , & nous dit que le roi Stanislas fera enchanté de nous voir. Il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Stanislas recommande à madame de Boufflers de nous amener.

Et

Et en effet, nous allâmes passer à Luneville toute l'année 1749. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend pere ; nous nous attachâmes à madame de Boufflers , & ce jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la cour de Lorraine était assez agréable , quoiqu'il y eut, comme ailleurs , des intrigues & des tracasseries.

Poncet , évêque de Troyes , perdu de dettes & de réputation , voulut sur la fin de l'année augmenter notre cour & nos tracasseries : quand je dis qu'il était perdu de réputation , entendez aussi la réputation de ses oraisons funebres & de ses sermons. Il obtint par nos dames d'être premier aumônier du roi , qui fut flatté d'avoir un évêque à ses gages , & à de très-petits gages. Cet évêque ne vint qu'en 1750. Il débuta d'abord par intriguer contre

madame de Boufflers , sa bienfaitrice , & fut chassé. Sa colere tomba sur Louis XV , gendre de Stanislas ; car étant retourné à Troyes , il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession , inventés par l'archevêque de Paris , *Beaumont*. Il tint tête au parlement , & brava le roi. Ce n'était pas le moyen de payer ses dettes , mais c'était celui de se faire enfermer. Le Roi de France l'envoya prisonnier en Alsace , dans un couvent de gros moines Allemands : mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame du Chatelet mourut dans le palais de Stanislas , après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés , que personne de nous ne songea à faire venir ni curé , ni jésuite , ni sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort ; il n'y eut que nous qui les sentîmes ; je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi Stanislas vint dans

ma chambre me consoler, & pleurer avec moi : peu de ses confreres en font autant en de pareilles occasions. Il voulut me retenir ; je ne pouvais plus supporter Luneville , & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de roi en roi ; quoique j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame du Chatelet pour lui , voulut à toute force m'attraper quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, & son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays & de ses campagnes. Il était bien sûr , à la vérité , que ses vers & sa prose étaient fort au-dessus de ma prose & de mes vers , quant au fond des choses ; mais il croyait que pour la forme je pouvais , en qualité d'académicien , donner quelque tournure à ses écrits :

il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux , poète , musicien & philosophe , & qui faisait semblant de m'aimer ! Je crus que je l'aimais , enfin je repris encore le chemin de Postdam au mois de juin 1750. Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le palais d'Alcine. Etre logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe , avoir à ma disposition les cuifiniers du roi quand je voulais manger chez moi , & les cochers quand je voulais me promener ; c'était les moindres faveurs qu'on me faisait. Les soupers étaient très-agréables ; je ne fais si je me trompe , il me semble qu'il y avait bien de l'esprit : le roi en avait & en faisait avoir ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que je n'ai jamais fait de repas si libres. Je travaillais deux heures par jours avec sa majesté ; je corrigeais tous ses ouvrages , ne manquant

jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon , lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien ; je lui rendais raison par écrit de tout ; ce qui composa une rhétorique & une poétique à son usage : il en profita , & son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire , nulle visite à rendre , nul devoir à remplir ; je m'étais fait une vie libre , & je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Alcine-Frédéric , qui me voyait déjà la tête un peu tournée , redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout-à-fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien : une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement. Il s'efforçait de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspirait son rang & son caractère ; elle portait ces mots singuliers :

Comment pourrois-je jamais causer

[F 3]

l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher. . . . Je vous respecte comme mon maître en éloquence ; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnoissant ? J'ai respecté l'amitié qui vous lioit à madame du Chatelet ; mais après elle, j'étois un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai.

Voilà une lettre comme peu de majestés en écrivent ; ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit : il était accoutumé à des démonstrations de tendresse singulieres, avec des favoris plus jeunes que moi ; & oubliant un moment que je n'étais pas de

leur âge , & que je n'avais pas la main belle , il me la prit pour la baiser : je lui baifai la fienne , & je me fis son esclave. Il fallait une permission du roi de France , pour appartenir à deux maîtres : le roi de Prusse se chargea de tout. Il écrivit pour me demander au roi mon maître. Je n'imaginai pas qu'on fût choqué à Versailles qu'un gentilhomme de la chambre , qui est l'espece la plus inutile de la cour , devînt un inutile chambellan à Berlin. On me donna toute permission ; mais on fut très-piqué , & on ne me le pardonna pas. Je déplûs fort au roi de France , sans plaire davantage au roi de Prusse , qui se moquait de mon scrupule dans le fond de son cœur.

Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit , une croix au cou , & vingt mille francs de pension. Maupertuis en fut malade , & je ne m'en apperçus pas. Il y avait alors un

médecin à Berlin , nommé la Mettrie , le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe , homme d'ailleurs gai , plaissant , étourdi , tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confreres , & sans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique ; aussi ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté de Paris , & avait même écrit contre les médecins beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnerent point : ils obtinrent contre lui un décret de prise-de-corps. La Mettrie s'était donc retiré à Berlin , où il amusait assez par sa gaieté , écrivant d'ailleurs , & faisant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plurent au roi , qui le fit , non pas son médecin , mais son lecteur.

Un jour après la lecture , la Mettrie , qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête , lui dit qu'on était

bien jaloux de ma faveur & de ma fortune. Laissez faire , lui dit le roi , on presse l'orange , & on la jette quand on a avalé le jus. La Mettrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme , digne de Denis de Syracuse.

Je résolus dès-lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cens mille livres à placer ; je me gardai bien de mettre ce fonds dans les états de mon Alcine ; je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de Wittemberg possède en France. Le roi , qui ouvrait toutes mes lettres , se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denis ; il fallait que je rabotasse continuellement , & que je revisse encore son histoire de Brandebourg & tout ce qu'il composait.

La Mettrie mourut pour avoir mangé

chez milord Tirconel, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîné; on prétendit qu'il s'était confessé avant de mourir; le roi en fut indigné : il s'informa exactement si la chose était vraie. On l'assura que c'était une calomnie atroce, & que la Mettrie était mort comme il avait vécu, en reniant Dieu & les médecins. Sa majesté satisfaite, composa sur le champ son oraison funebre, qu'il fit lire, en son nom, à l'assemblée publique de l'académie, par d'Argens son secretaire, & il donna six cens livres de pension à une fille de joie, que la Mettrie avait amené de Paris, quand il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis, qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son temps pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge d'athée du roi était vacante. Cette calomnie ne réussit point;

mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du roi mauvais, & cela réussit.

Je m'apperçus que depuis ce temps-là les soupers du roi n'étaient plus si gais ; on me donnait moins de vers à corriger ; ma disgrâce était complète.

Algarotti, Darget & un autre Français, nommé Chazol, qui était un de ses meilleurs officiers, le quitterent tous à la fois : je me disposais à en faire autant, mais je voulus auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer. L'occasion était belle ; on n'avait jamais rien écrit de si ridicule & de si fou. Le bon homme proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux pôles, de disséquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame par leurs cervelles, de bâtir une ville où l'on ne parlerait que

latin, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix-réfine, & enfin de prédire l'avenir en exaltant son ame.

Le roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en rit; mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à propos de je ne fais quelle fadaise de mathématique que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un géometre plus savant, nommé Koenig, bibliothécaire de la princesse d'Orange à la Haye, lui fit appercevoir qu'il se trompait, & que Leibnitz, qui avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'académie de Berlin, indigné qu'un associé étranger lui prouvât ses bévues, per-

suada d'abord au roi que Koenig, en qualité d'homme établi en Hollande, était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la prose & de la poésie de sa majesté, à la princesse d'Orange.

Cette première précaution prise, il apôta quelques pauvres pensionnaires de l'académie qui dépendaient de lui, & fit condamner Koenig, comme faussaire, à être rayé du nombre des académiciens. Le géometre de Hollande avait pris les devans, & avait renvoyé sa patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui se piquaient de philosophie, de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules; car le roi ayant pris parti dans cette

malheureuse affaire , personne n'osait parler ; je fus le seul qui élevai la voix. Koenig était mon ami ; j'avais à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami , & celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin ; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste : peu de gens de lettres en usent ainsi ; la pauvreté énerve le courage , & tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le grand Turc. C'était un plaissant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis , & se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui , & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets , nommé Marvils.

Il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, la méthode de guérir avec un enduit de poix-résine, le voyage au pôle austral, la ville latine, & la lâcheté de son académie, qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre Koenig. Mais comme sa devise était : *point de bruit si je ne le fais*, il fit brûler tout ce qu'on avait écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, sa pension; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix & sa clef, & il voulut que je soupasse avec lui. Je fis donc encore un souper de Damoclès, après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fûmes quatre qui nous

échapâmes en peu de temps. Chazol,
 Darget, Algarotti & moi. Il n'y avait
 pas en effet moyen d'y tenir : on fait
 bien qu'il faut souffrir auprès des rois ;
 mais Frédéric abusait un peu trop de
 sa prérogative. La société a ses loix ,
 à moins que ce ne soit la société du
 Lion & de la Chevre. Frédéric man-
 quait toujours à la première loi de la
 société , de ne rien dire de défobli-
 geant à personne. Il demandait souvent
 à son chambellan Polnitz , s'il ne chan-
 gerait pas volontiers de religion pour
 la quatrième fois , & il offrait de payer
 cent écus comptant pour sa conver-
 sion : “ Eh ! mon Dieu , mon cher
 „ Polnitz , lui disoit-il , j'ai oublié le
 „ nom de cet homme que vous vo-
 „ lâtes à la Haye , en lui vendant de
 „ l'argent faux pour du fin ; aidez un
 „ peu ma mémoire , je vous prie. „
 Il traitait à peu près de même le
 pauvre d'Argens ; cependant ces deux
 victimes restèrent. Polnitz, ayant mangé
 tout

tout son bien , était obligé d'avaler des
 couleuvres pour vivre ; il n'avait pas
 d'autre pain. Et d'Argens n'avait pour
 tout bien dans le monde que ses lettres
 juives , & sa femme nommée Cochois ,
 mauvaise comédienne de province , si
 laide qu'elle ne pouvait rien gagner à
 aucun métier , quoiqu'elle en fît plu-
 sieurs. Pour Maupertuis , qui avait été
 assez mal avisé pour placer son bien
 à Berlin , ne songeant pas qu'il vaut
 mieux avoir cent pistoles dans un pays
 libre , que mille dans un pays despo-
 tique ; il fallait bien qu'il restât dans
 les fers qu'il s'était forgés.

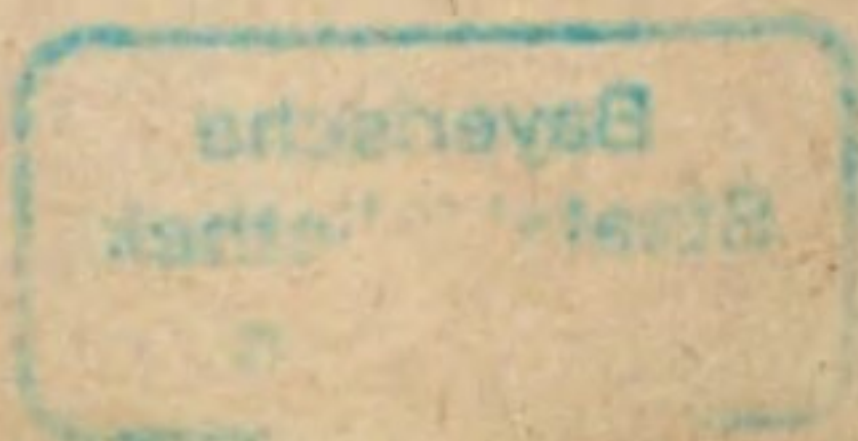
En sortant de mon palais d'Alcine ,
 j'allai passer un mois auprès de Mad.
 la duchesse de Saxe-Gotha , la meil-
 leure princesse de la terre , la plus
 douce , la plus sage , la plus égale ,
 & qui , Dieu merci , ne faisait point de
 vers. De là je fus quelques jours à la
 maison de campagne du Landgrave de

[G]

Hesse , qui était beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de Gotha. Je respirai , je continuai doucement mon chemin par Francfort : c'était là que m'attendait une très - bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nieces , veuve d'un capitaine au régiment de Champagne , femme très - aimable , remplie de talens , & qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie , eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein; mais elle me trouva prisonnier de guerre.

Voici comme cette belle aventure s'était passée. Il y avait à Francfort un nommé Freitag , banni de Dresde après avoir été mis au carcan & condamné à la brouette ; devenu depuis dans Francfort agent du roi de Prusse , qui se servait volontiers de tels mi-



nistres , parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passans :

Cet ambassadeur , & un marchand nommé Shmitz , condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnoie , me signifient de la part de sa majesté le roi de Prusse , que j'eusse à ne point sortir de Francfort , jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à sa majesté. “ Hélas ! Messieurs , je n'emporte rien de ce pays-
 „ là , je vous jure , pas même les
 „ moindres regrets : qui sont donc les
 „ joyaux de la couronne Brandebour-
 „ geoise que vous redemandez ? „ *C'lêtre Montsir* , répondit Freitag , *l'œuvre de poëstrie du roi mon gracieux maître.*
 “ Oh ! je lui rendrai sa prose & ses
 „ vers de tout mon cœur , lui repli-
 „ quai-je , quoiqu'après tout j'aie plus
 „ d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait
 „ présent d'un bel exemplaire imprimé

„ à ses dépens ; malheureusement cet
 „ exemplaire est à Leipfick avec mes
 „ autres effets. „ Alors Freitag me pro-
 pofa de refter à Francfort , jufqu'à
 ce que le trésor qui était à Leipfick
 fût arrivé , & il meigna ce beau
 billet.

*Montfir , fi-tôt le gros balot de
 Leipfick fera ici, où est l'œuvre de
 poëftrie du roi mon maître, que fa ma-
 jefte demande, & l'œuvre de poëftrie
 lui rendu à moi, vous pourrez partir
 où vous paroîtra bon. A Francfort ,
 1 juin 1753. FREITAG, réfident du
 roi mon maître. J'écrivis au bas du
 billet, bon pour l'œuvre de poëftrie
 du roi votre maître; de quoi le réfi-
 dent fut très-fatisfait.*

Le 17 juin arriva le grand ballot
 de poëfie ; je remis fidèlement ce
 facré dépôt, & je crus pouvoir m'en
 aller fans manquer à aucune tête cou-

ronnée : mais dans l'instant que je partais , on m'arrête moi , mon secrétaire & mes gens ; on arrête ma niece , quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand Shmitz , qui avait je ne fais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général Prussien. Il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire , avec toute l'importance & toute la grandeur convenables. Ma niece avait un passe-port du roi de France , & de plus elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre ; mais le conseiller Shmitz & le résident Freitag , en agissant pour Frédéric , croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

On nous fourra tous deux dans une espece d'hôtellerie , à la porte de la-

quelle furent postés douze soldats. On en mit quatre autres dans un grenier où l'on avait conduit ma niece ; quatre dans un galetas ouvert à tous les vens , où l'on fit coucher mon secretaire sur de la paille. Ma niece avait à la vérité un petit lit , mais les quatre soldats , avec la bayonnette au bout du fusil , lui tenaient lieu de rideaux & de femmes de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à César , que l'empereur avait été élu dans Francfort , que mon secretaire était Florentin & sujet de sa majesté impériale ; que ma niece & moi nous étions sujets du roi très-chrétien , & que nous n'avions rien à démêler avec le Margrave de Brandebourg ; on nous répondit que le Margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre , & il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand Shmitz s'était emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié ; on ne pouvait payer plus chèrement l'œuvre de poésie du roi de Prusse. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui, & pour prendre de mes leçons : partant nous fûmes quittes.

Pour rendre l'aventure complete, un certain Venduren, libraire à la Haye, fripon de profession, & banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'anti-Machiavel de Frédéric. On retrouve ses amis dans l'occasion ; il prétendit que sa majesté lui redevait une vingtaine de ducats, & que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, & l'intérêt de l'intérêt. Le Sr. Friliard, bourgmestre de Francfort, qui était

même bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva, en qualité de bourgmestre, le compte très-juste; & en qualité de régnant, il me fit déboursier trente ducats, en prit vingt-six pour lui, & en donna quatre au fripon de libraire.

Toutes ces affaires d'Ostrogoths & de Vandales étant finies, j'embrassai mes hôtes, & je les remerciai de leur douce réception.

Quelques temps après, j'allai prendre les eaux de Plombières; je bus sur-tout celles du Lethé, bien persuadé que les malheurs, de quelque espece qu'ils soient, ne sont bons qu'à oublier. Ma niece, madame Denis, qui faisait la consolation de ma vie, & qui s'était attachée à moi par son goût pour les lettres, & par la plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations par toute la ville, &

assez mal par le cardinal de Tencin , archevêque de Lyon , si connu par la maniere dont il avait fait sa fortune , en rendant catholique ce *Law* ou *Lass*, auteur du systême qui bouleversa la France. Son concile d'Embrun acheva la fortune que la conversion de *Law* avoit commencée. Le systême le rendit si riche , qu'il eut de quoi acheter un chapeau de cardinal. Il fut ministre d'état ; & en qualité de ministre , il m'avoua confidemment, qu'il ne pouvait me donner à dîner en public , parce que le roi de France était fâché contre moi de ce que je l'avais quitté pour le roi de Prusse. Je lui dis que je ne dînais jamais , & qu'à l'égard des rois , j'étais l'homme du monde qui prenait le plus aisément mon parti , aussi bien qu'avec les cardinaux. On m'avait conseillé les eaux d'Aix en Savoie ; quoiqu'elles fussent sous la domination d'un roi , je pris ma route pour aller en boire. Il fallait passer par Geneve ; le fameux

Tronchin , établi à Geneve depuis peu , me déclara que les eaux d'Aix me tueraient , & qu'il me ferait vivre.

J'acceptai le parti qu'il me proposait. Il n'est permis à aucun catholique de s'établir ni à Geneve , ni dans les cantons Suisses protestans. Il me parut plaissant d'acquérir des domaines dans les seuls pays de la terre où il ne m'était pas permis d'en avoir.

J'achetai par un marché singulier, & dont il n'y avait point d'exemple dans le pays, un petit bien d'environ soixante arpens, qu'on me vendit le double de ce qu'il eût coûté auprès de Paris ; mais le plaisir n'est jamais trop cher ; la maison est jolie & commode , l'aspect en est charmant ; il étonne & ne lasse point. C'est , d'un côté , le lac de Geneve ; c'est la ville de l'autre ; le Rhône en sort à gros bouillons , & forme un canal au bas de mon jardin. La riviere d'Arve

qui descend de la Savoie , se précipite dans le Rhône. Plus loin , on voit encore une autre riviere ; cent maisons de campagne , cent jardins rians ornent les bords du lac & des rivières. Dans le lointain s'élèvent les Alpes , & à travers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. J'ai encore une plus belle maison , & une vue plus étendue à Laufanne ; mais une maison auprès de Geneve est beaucoup plus agréable. J'ai dans les deux habitations ce que les rois ne donnent point , ou plutôt ce qu'ils ôtent , le repos & la liberté ; & j'ai encore ce qu'ils donnent quelque fois , & je ne le tiens pas d'eux. Je mets en pratique ce que j'ai dit dans le mondain.

Oh ! le bon temps que ce siècle de fer !

Toutes les commodités de la vie , en ameublemens , en équipages , en bonne chaire , se trouvent dans mes

deux maisons ; une société douce & de gens d'esprit, remplit les momens que l'étude & le soin de ma fanté me laissent : il y a de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confreres , les gens de lettres. Cependant je ne suis pas né riche , il s'en faut de beaucoup. On me demande par quel art je suis parvenu à vivre comme un fermier-général ? Il est bon de le dire, afin que mon exemple serve : j'ai vu tant de gens de lettres pauvres & méprisés , que j'ai conclu dès longtemps que je ne devais pas en augmenter le nombre.

Il faut être en France ou enclume ou marteau : j'étais né enclume ; un patrimoine court devient tous les jours plus court, parce que tout augmente de prix à la longue, & que souvent le gouvernement a touché au rentes & aux especes. Il faut être attentif à toutes les opérations que le ministre, toujours

obéré & toujours inconstant , fait dans les finances de l'état. Il y en a toujours quelqu'une dont un particulier peut profiter , sans avoir obligation à personne ; & rien n'est si doux que de faire sa fortune par soi-même. Le premier pas coûte quelques peines ; les autres sont aisés. Il faut être économe dans sa jeunesse ; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire ; c'est celui où je jouis ; & après avoir vécu chez des rois , je me suis fait roi chez moi , malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible , & dans la plus extrême indépendance , le roi de Prusse , est revenu à moi. Il m'envoya , en 1755 , un opéra qu'il avait fait de ma tragédie de Mérope ; c'était sans contredit ce qu'il avait jamais fait de plus mauvais. Depuis ce temps , il a continué à

m'écrire. J'ai toujours été en commerce de lettres avec sa sœur , la Margrave de Bareith , qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse s'imaginer , j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les rois de l'Europe ne goûtaient pas cette tranquillité , & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands monarques , comme vous allez voir.

L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France pour quelques arpens de neiges , en 1756. Dans le même temps l'impératrice reine de Hongrie , parut avoir quelque envie de reprendre , si elle pouvait , sa chère Silésie , que le roi de Prusse lui avait arrachée : elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Russie , & avec le roi

de Pologne , seulement en qualité d'électeur de Saxe ; car on ne négocie point avec les Polonais. Le roi de France , de son côté , voulait se venger sur les états d'Hanovre , du mal que l'électeur d'Hanovre , roi d'Angleterre , lui faisait sur mer. Frédéric , qui était alors allié avec la France , & qui avait un profond mépris pour notre gouvernement , préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de la France , & s'unit avec la maison d'Hanovre , comptant empêcher d'une main les Russes d'avancer dans la Prusse , & de l'autre les Français de venir en Allemagne. Il se trompa dans ces deux idées ; mais il en avait une troisième dans laquelle il ne se trompa point , ce fut d'envahir la Saxe sous prétexte d'amitié , & de faire la guerre à l'impératrice reine de Hongrie , avec l'argent qu'il pillait chez les Saxons.

Le marquis de Brandebourg , par

cette manœuvre singulière , fit seul changer tout le système de l'Europe. Le roi de France , voulant le retenir dans son alliance , lui avait envoyé le duc de Nivernois , homme d'esprit & qui faisait de très-jolis vers. L'ambassade d'un duc & pair , & d'un poète , semblait devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric. Il se moqua du roi de France , & signa son traité avec l'Angleterre , le même jour que l'ambassadeur arriva à Berlin , joua très-poliment le duc & pair , & fit une épigramme contre le poète.

C'était alors le privilege de la poésie de gouverner les états. Il y avait un autre poète à Paris , homme de condition , fort pauvre , mais très-aimable , en un mot l'abbé de Bernis , depuis cardinal.

Il avait débuté par faire des vers contre moi , & ensuite était devenu
mon

mon ami , ce qui ne lui servait à rien ; mais il était devenu celui de madame de Pompadour , & cela lui fut plus utile. On l'avait envoyé du Parnasse en ambassade à Venise ; il était alors à Paris avec un très-grand crédit.

Le roi de Prusse , dans ce beau livre de poésie que ce M. Freitag redemandait à Francfort avec tant d'instance , avait glissé un vers contre l'abbé de Bernis.

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Je ne crois pas que le livre & ce vers fussent parvenus jusqu'à l'abbé ; mais comme Dieu est juste , Dieu se servit de lui pour venger la France du roi de Prusse. L'abbé conclut un traité offensif & défensif avec M. de Staremborg , ambassadeur d'Autriche , en dépit de Rouillé , alors ministre des affaires étrangères. Madame de Pompadour présida à cette négocia-

[H]

ciation. Rouillé fut obligé de signer le traité avec l'abbé de Bernis , ce qui était sans exemple. Le ministre Rouillé , il faut l'avouer , était le plus inepte secrétaire d'état que jamais roi de France ait eu , & le plus ignorant qui fût dans la robe : il avait demandé un jour si la Vétéravie était en Italie. Tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter , on le souffrit ; mais dès qu'on eut de grands objets on sentit son insuffisance , on le renvoya , & l'abbé de Bernis eut sa place.

Mademoiselle Poisson , dame le Normand , marquise de Pompadour , était réellement premier ministre d'état. Certains termes outrageans lâchés contre elle par Frédéric , qui n'épargnait ni les femmes ni les poètes , avaient blessé le cœur de la marquise , & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires , qui réunit en

un moment les maisons de France & d'Autriche, après plus de deux cens ans d'une haine réputée immortelle. La cour de France qui avait prétendu en 1741 écraser l'Autriche, la soutint en 1756; & enfin on vit la France, la Russie, la Suede, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & le fiscal de l'Empire, déclarées contre le seul marquis de Brandebourg. Ce prince, dont l'aïeul pouvait à peine entretenir vingt mille hommes, avait une armée de cent mille fantassins & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout; mais enfin, il y avait plus de quatre cens mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre que chaque parti prit d'abord ce qu'il était en état de prendre. Frédéric prit la Saxe, la France prit les états de Frédéric, depuis la ville de Gueldres jusqu'à

Minden sur le Vefer , & s'empara pour un temps de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hefse , alliée de Frédéric. L'impératrice de Russie prit toute la Prusse. Le roi battu d'abord par les Russes , battit les Autrichiens , & ensuite en fut battu dans la Bohême le 18 juin 1757.

La perte d'une bataille semblait devoir écraser ce monarque , pressé de tous côtés par les Russes , par les Autrichiens & par la France ; lui-même se crut perdu. Le maréchal de Richelieu venait de conclure , près de Flade , un traité avec les Hanovriens & les Hessois , qui ressemblait à celui *des fourches Caudines*. Leur armée ne devait plus servir ; le maréchal était prêt d'entrer dans la Saxe avec soixante mille hommes ; le prince de Soubise allait y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille , & était secondé de l'armée des cercles de l'Empire ; de là

on marchait à Berlin. Les Autrichiens avaient gagné un second combat, & étaient déjà dans Breslaw ; un de leur généraux même avait fait une course jusqu'à Berlin, & l'avait mis à contribution. Le trésor du roi de Prusse était presqu'épuisé, & bientôt il ne devait plus lui rester un village ; on allait le mettre au ban de l'Empire ; son procès était commencé, il était déclaré rebelle ; & s'il était pris, l'apparence était qu'il aurait été condamné à perdre la tête.

Dans ces extrémités il lui passa dans la tête de vouloir se tuer ; il écrivit à sa sœur Made. la Margrave de Bareith, qu'il allait terminer sa vie. Il ne voulut point finir la piece sans quelques vers ; la passion de la poésie était encore plus forte en lui que la haine de la vie. Il écrivit donc au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisait

part de sa résolution , & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître par le sujet & par celui qui l'a écrite , & par les personnages à qui elle est adressée ; il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière , tant il y a de répétitions ; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés pour un roi du Nord ; en voici plusieurs passages :

Ami, le sort en est jeté ,
 Las de plier dans l'infortune
 Sous le joug de l'adversité ,
 J'accourcis le temps arrêté
 Que la nature notre mere ,
 A mes jours remplis de misere ,
 A daigné prodiguer par libéralité.
 D'un cœur assuré, d'un œil ferme ,
 Je m'approche de l'heureux terme
 Qui va me garantir contre les coups du sort ,
 Sans timidité, sans efforts.
 Adieu grandeurs , adieu chimeres ,
 De vos bluettes passageres
 Mes yeux ne sont plus éblouis ;
 Si votre faux éclat de ma naissante aurore ,
 Fit trop imprudemment éclore

Des desirs indiscrets long-temps évanouis,
 Au sein de la philosophie,
 Ecole de la vérité,
 Zénon me détrompa de la frivolité,
 Qui produit les erreurs du songe de la vie;
 Adieu divine volupté,
 Adieu plaisirs charmans qui flattez la mollesse,
 Et dont la troupe enchanteresse
 Par des liens de fleurs enchaîne la la gaité.
 Mais que fais-je, grand dieu! courbé sous la tristesse;
 Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'alégresse?
 Et sous la griffe du vautour,
 Voit-on la tendre tourterelle,
 Et la plaintive Philomele
 Chanter ou respirer l'amour?
 Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière,
 N'éclaira que des jours signalés par mes maux;
 Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
 N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière;
 Je disois ce matin, les yeux couverts de pleurs,
 Le jour qui dans peu va paroître,
 M'annonce de nouveaux malheurs;
 Je disois à la nuit, tu vas bientôt paroître
 Pour éterniser ma douleur.
 Vous de la liberté, héros que je révere,
 O manes de Caton, ô manes de Brutus!
 Votre illustre exemple m'éclaire,
 Parmi l'erreur & les abus,

C'est votre flambeau funéraire ,
 Qui m'instruit du chemin peu connu du vulgaire ,
 Que nous avoient tracés vos sublimes vertus.
 J'écarte les romans , & les pompeux fantômes ,
 Qu'engendra de ses flancs la superstition ;
 Et pour approfondir la nature des hommes ,
 Pour connoître ce que nous sommes ,
 Je ne m'adresse point à la religion.

J'apprends de mon maître Epicure ,
 Que du temps la cruelle injure ,
 Dissout les êtres composés ,
 Que ce souffle , cette étincelle ,
 Ce feu vivifiant des corps organisés ,
 N'est point de nature immortelle ;
 Il naît avec le corps , s'accroît dans les enfans ,
 Souffre de la douleur cruelle ,

Il s'égare , il s'éclipse , il baisse avec les ans.
 Sans doute il périra quand la nuit éternelle
 Viendra nous arracher du nombre des vivans.

Banni , persécuté , fugitif dans le monde ,
 Trahi par des amis pervers
 Je souffre en ma douleur profonde ,
 Plus de maux dans cet univers
 Que dans la fiction de la fable féconde
 N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.

Ainsi , pour terminer mes peines ,
 Comme ces malheureux au fond de leurs cachots ,
 Las d'un destin cruel , & trompant leur bourreaux ,
 D'un noble effort brisent leurs chaînes

Sans m'embarraffer des moyens ,
 Je romps les funestes liens
 Dont la subtile & fine trame ,
 A ce corps rongé de chagrins
 Trop long-temps attacha mon ame.
 Tu vois dans ce cruel tableau
 De mon trépas la juste cause ;
 Au moins ne pense pas du néant du caveau
 Que j'aspire à l'apothéose.
 Mais lorsque le printemps paroissant de nouveau ,
 De son sein abondant t'offre des fleurs écloses ,
 Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roses ,
 Souviens-toi d'orner mon tombeau.

Il m'envoya cette épître écrite de sa
 main ; il y a plusieurs hémistiches pillés
 de l'abbé de Chaulieu & de moi ; les
 idées sont incohérentes , les vers en
 général mal faits ; mais il y en a de
 bons , & c'est beaucoup pour un roi
 de faire une épître de deux cens mau-
 vais vers dans l'état où il était. Il vou-
 lait qu'on dît qu'il avait conservé toute
 la présence & toute la liberté de son
 esprit , dans un moment où les hommes
 n'en ont guere.

La lettre qu'il m'écrivit témoignait les mêmes sentimens, mais il y avait moins de myrtes & de roses, & d'ixion & de douleur profonde. Je combattis en prose la résolution qu'il disait avoir prise de mourir, & je n'eus pas de peine à le déterminer à vivre. Je lui conseillai d'entamer une négociation avec le maréchal de Richelieu, d'imiter le duc de Cumberland; je pris enfin toutes les libertés qu'on peut prendre avec un poëte désespéré, qui était tout prêt de n'être plus roi. Il écrivit en effet au maréchal de Richelieu; mais n'ayant pas de réponse, il résolut de nous battre. Il me manda qu'il allait combattre le prince de Soubise; sa lettre finissait par des vers plus dignes de sa situation, de sa dignité, de son courage & de son esprit :

Quand on est voisin du naufrage,
Il faut en affrontant l'orage,
Penser, vivre & mourir en roi.

En marchant aux Français & aux Impériaux , il écrivit à madame la Margrave de Bareith sa sœur , qu'il se ferait tuer ; mais il fut plus heureux qu'il ne le disait , & qu'il ne le croyait. Il attendit le 5 novembre 1757 l'armée Française & Impériale , dans un poste assez avantageux à Rosbac , sur la frontiere de Saxe ; & comme il avait toujours parlé de se faire tuer , il voulut que son frere, le prince Henry, acquittât sa promesse à la tête de cinq bataillons Prussiens , qui devaient soutenir le premier effort des armées ennemies , tandis que son artillerie les foudroyait , & que sa cavalerie attaquait la leur.

En effet , le prince Henry fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil ; & ce fut , je crois , le seul Prussien blessé à cette journée. Les Français & les Autrichiens s'enfuirent à la premiere décharge ; ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complete

dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbac fera long-temps célèbre : on vit trente mille Français & vingt mille Impériaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq bataillons & quelques escadrons. Les défaites d'Azincourt, de Crecy, de Poitiers, ne furent pas si humiliantes.

La discipline & l'exercice militaire que son pere avait établi, & que le fils avait fortifié, furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice Prussien s'était fortifié pendant cinquante ans. On avait voulu l'imiter en France comme dans tous les états ; mais on n'avait pu faire en trois ou quatre ans avec des Français peu disciplinables, ce qu'on avait fait pendant cinquante ans avec des Prussiens ; on avait même changé de manœuvre en France presque à chaque revue ; de sorte que les officiers & les soldats,

ayant mal appris des exercices nouveaux , & tous différens les uns des autres , n'avaient rien appris du tout , & n'avaient réellement aucune discipline , ni aucun exercice. En un mot , à la seule vue des Prussiens , tout fut en déroute , & la fortune fit passer Frédéric en un quart d'heure du comble du désespoir , à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignait que ce bonheur ne fût très-passager ; il craignait d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France , de la Russie & de l'Autriche , & il aurait bien voulu détacher Louis XV de Marie-Thérèse.

La funeste journée de Rosbac faisait murmurer toute la France contre le traité de l'abbé de Bernis avec la cour de Vienne. Le cardinal de Tencin , archevêque de Lyon , avait toujours conservé son rang de ministre d'état ,

& une correspondance particuliere avec le roi de France ; il était plus opposé que personne à l'alliance avec la cour Autrichienne. Il m'avait fait à Lyon une réception dont il pouvait croire que j'étais peu satisfait. Cependant l'envie de se mêler d'intrigues , qui le suivait dans sa retraite , & qui , à ce qu'on prétend , n'abandonne jamais les hommes en place , le porta à se lier avec moi pour engager madame la Margrave de Bareith à s'en remettre à lui , & à lui confier les intérêts du roi son frere. Il voulait réconcilier le roi de Prusse avec le roi de France , & croyait procurer la paix. Il n'était pas bien difficile de porter madame de Bareith & le roi son frere à cette négociation : je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très-bien qu'elle ne réussirait pas.

Madame la Margrave de Bareith , écrivit de la part du roi son frere ;

c'était par moi que passaient les lettres de cette princesse & du cardinal. J'avais en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire , & peut-être encore un autre plaisir , celui de sentir que mon cardinal se préparait un grand dégoût. Il écrivit une lettre au roi , en lui envoyant celle de la Margrave ; mais il fut tout étonné quand le roi lui répondit assez séchement , que le secretaire d'état des affaires étrangères l'instruirait de ses intentions.

En effet , l'abbé de Bernis dicta au cardinal la réponse qu'il devait faire : cette réponse était un refus net d'entrer en négociation. Il fut obligé de signer le modele de la lettre que lui envoyait l'abbé de Bernis ; il m'envoyait cette triste lettre qui finissait tout , & il en mourut de chagrin au bout de quinze jours.

Je n'ai jamais trop conçu comment on meurt de chagrin , & comment des ministres & de vieux cardinaux qui ont l'ame si dure , ont pourtant la sensibilité d'être frappés à mort pour un petit dégoût. Mon dessein avait été de me moquer de lui , de le mortifier , & non pas de le faire mourir.

Il y avait une espece de grandeur dans le ministere de France à refuser la paix au roi de Prusse , après avoir été battu & humilié par lui ; il y avait de la fidélité , & bien de la bonté à se sacrifier encore pour la maison d'Autriche ; ces vertus furent long-temps mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens , Les Brunswikois , les Hessois furent moins fideles à leurs traités , & s'en trouverent mieux ; ils avaient stipulé avec le maréchal de Richelieu qu'ils ne serviraient plus contre nous , qu'ils repasseraient l'Elbe
au

au-delà duquel on les avait renvoyés ; ils rompirent leur marché des fourches Caudines , dès qu'ils furent que nous avions été battus à Rosbac. L'indiscipline , la désertion , les maladies , détruisirent notre armée , & le résultat de toutes nos opérations fut au printemps de 1758 , d'avoir perdu trois cens millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour Marie-Thérèse , comme nous avions fait dans la guerre de 1741 , en combattant contr'elle.

Le roi de Prusse , qui avait battu notre armée dans la Thuringe à Rosbac , s'en alla combattre l'armée Autrichienne , à soixante lieues de-là. Les Français pouvaient encore entrer en Saxe ; les vainqueurs marchaient ailleurs ; rien n'aurait arrêté les Français ; mais ils avaient jeté leurs armes , perdu leurs canons , leurs munitions , leurs vivres , & sur-tout la tête. Ils s'épar-

pillèrent ; on rassembla leurs débris difficilement. Frédéric , au bout d'un mois , remporte à pareil jour , une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche , auprès de Breslaw. Il reprend Breslaw , il y fait quinze mille prisonniers ; le reste de la Silésie rentre sous ses loix. Gustave-Adolphe n'avait pas fait de si grandes choses ; il fallut bien alors lui pardonner ses vers , ses plaisanteries , ses petites malices , & même ses péchés contre le sexe féminin ; tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.



J'AVAIS laissé là mes mémoires , les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à madame sa chere mere , & que la vie de saint Evremont , écrite par Desmaiseaux , & que celle de l'abbé de Montgon , écrite par lui-même ; mais bien des choses qui me paraissent ou neuves ou plaisantes me ramènent au ridicule de parler de moi à moi-même.

Je vois de mes fenêtres , la ville où régnait Jean Chauvin le Picard , dit Calvin , & la place où il fit brûler Servet pour le bien de son ame. Presque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme Servet , & vont même plus loin que lui , ils ne croient point du tout Jesus-Christ , Dieu & ces messieurs qui ont fait au-

trefois main - basse sur le purgatoire , se sont humanisés jusqu'à faire grace aux ames qui sont en enfer ; ils prétendent que leurs peines ne feront point éternelles , que Thesée ne fera pas toujours dans son fauteuil , que Sifiphe ne roulera pas toujours son rocher ; ainsi de l'enfer auquel ils ne croient plus , ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyaient pas. C'est une assez jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain ; il y avait là de quoi se faire couper la gorge , allumer des bûchers , faire des saint-Barthelemi ; cependant on ne s'est pas même dit d'injures , tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces prédicans en ait dites , parce que j'avais osé avancer que leur Picard Calvin était un esprit dur , qui avait fait brûler Servet fort mal-à-propos. Admirez , je vous prie , les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement

sectateurs de Servet , & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin était un bon homme. Ils ont prié le conseil de Geneve de leur communiquer les pieces du procès de Servet. Le conseil plus sage qu'eux , les a refusées. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Geneve : je regardais ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur mes ennemis à Laufanne. Quelques ministres s'étaient avisés dans ce pays-là de compiler je ne fais quel mauvais livre contre moi , pour l'honneur , disaient-ils , de la religion chrétienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire saisir les exem-

plaires, & de les supprimer par autorité du magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, & à respecter un philosophe. Jugez si je ne dois pas aimer passionnément ce pays-ci. Etes pensans, je vous avertis qu'il est très-agréable de vivre dans une république aux chefs de laquelle on peut dire : *venez demain dîner chez moi !* Cependant je ne me suis pas encore trouvé assez libre, & ce qui est à mon gré digne de quelque attention, c'est que pour l'être parfaitement, j'ai acheté des terres en France. Il y en avait deux à ma bienfaisance à une lieue de Geneve, qui avaient joui autrefois de tous les privilèges de cette ville. J'ai eu le bonheur d'obtenir du roi un brevet par lequel ces privilèges me sont conservés. Enfin, j'ai tellement arrangé ma destinée que je me trouve indépendant à la fois en Suisse, sur le territoire de Geneve, & en France.

J'entens parler beaucoup de liberté , mais je ne crois pas qu'il y ait en Europe un particulier qui s'en soit faite une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement pas mieux prendre mon temps pour chercher cette liberté & ce repos loin de Paris. On y était alors aussi fou & aussi acharné dans des querelles puériles , que du temps de la fronde ; il n'y manquait que la guerre civile. Mais comme Paris n'avait ni un roi des halles tel que le duc de Beaufort , ni un coadjuteur donnant la bénédiction avec un poignard , il n'y eut que des tracasseries civiles ; elles avaient commencé par des billets de banque pour l'autre monde , inventés , comme je l'ai déjà dit , par l'archevêque de Paris , Beaumont , homme opiniâtre , faisant le mal de tout son

cœur par excès de zèle, un fou féroce, un vrai saint dans le goût de Thomas de Cantorbéry. La querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le parlement de Paris prétendait nommer, & que l'archevêque réputait alors place sacrée, dépendant uniquement de l'église. Tout Paris prit parti; les petites factions jansénistes & molinistes ne s'épargnerent pas; le roi les voulut traiter comme on fait quelquefois aux gens qui se battent dans la rue; on leur jette des sceaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis, comme de raison; mais ils n'en furent que plus envenimés. Il exila l'archevêque, il exila le parlement; mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sûr d'en trouver d'autres pour les remplacer. La cour fut enfin obligée de faire revenir le parlement, parce qu'une chambre nommée royale, composée de conseillers d'état & de

maîtres des requêtes , érigée pour juger les procès , n'avait pu trouver pratique. Les Parisiens s'étaient mis dans la tête de ne plaider que devant cette cour de justice , qu'on appelle parlement. Tous les membres furent donc rappelés , & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le roi. Ils l'avertirent paternellement dans une de leurs remontrances , qu'il ne fallait pas qu'on exilât une autrefois son parlement , attendu , disaient-ils , *que cela était de mauvais exemple*. Enfin , ils en firent tant que le roi résolut au moins de casser une de leurs chambres , & de réformer les autres ; alors ces messieurs donnerent tous leur démission , excepté la grand'chambre. Les murmures éclaterent ; on déclamait publiquement au palais contre le roi. Le feu qui sortait de toutes les bouches , prit malheureusement à la cervelle d'un laquais , nommé Damiens , qui allait souvent dans la grande salle. Il est

prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avait pas l'idée de tuer le roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe par la tête des hommes. Ce misérable avait été cuistre au college des jésuites, college où j'ai vu quelquefois les écoliers donner des coups de canif, & les cuistres leur en rendre. Damiens alla donc à Versailles dans cette résolution, & blessa le roi au milieu de ses gardes & des ses courtisans, avec un de ses petits canifs dont on taille des plumes.

On ne manqua pas dans la premiere horreur de cet accident, d'attribuer le coup aux jésuites qui étaient, dit-on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un P. Griffet, dans laquelle il disait : *cette fois-ci, ce n'est pas nous, c'est à présent le tour de messieurs.* C'était naturellement au grand prévôt de la cour à juger l'af-

faffin puisque le crime avait été commis dans l'enceinte du palais du roi. Le malheureux commença par accuser sept membres des enquêtes. Il n'y avait qu'à laisser subsister cette accusation & exécuter le criminel, par-là le roi rendait le parlement odieux, & se donnait sur lui un avantage aussi durable que la monarchie. On croit que M. d'Argenson porta le roi à donner à son parlement la permission de juger l'affaire : il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé & exilé.

Le roi eut la faiblesse de donner de grosses pensions aux conseillers qui instruisirent le procès de Damiens, comme s'ils avaient rendu quelque service signalé & difficile. Cette confiance acheva d'inspirer à messieurs des enquêtes une confiance nouvelle ; ils se curent des personnages importants, & leurs chimères de représenter la na-

tion , & d'être les tuteurs des rois , se réveillèrent. Cette scene passée , & n'ayant plus rien à faire , ils s'amuserent à persécuter les philosophes.

Omer Joli de Fleuri , avocat-général du parlement de Paris , étala dans les chambres le triomphe le plus complet que l'ignorance , la mauvaise foi & l'hypocrisie aient jamais remporté. Plusieurs gens de lettres très-estimables par leur science & par leur conduite , s'étaient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain. C'était un grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chancelier , les ministres encourageaient une si belle entreprise ; déjà sept volumes avaient paru. On le traduisait en Italien , en Anglais , en Allemand , en Hollandais ; & ce trésor ouvert à toutes les nations par les Français , pouvait être regardé comme ce qui nous faisait

alors le plus d'honneur : tant les excellens articles du Dictionnaire Encyclopédique rachetaient les mauvais, qui sont pourtant en assez grand nombre.

On ne pouvait rien reprocher à cet ouvrage que trop de déclamations puériles, malheureusement adoptées par les auteurs du recueil, qui prenaient à toute main pour grossir l'ouvrage : mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà Omer Joli de Fleuri qui, le 23 février 1759, accuse les pauvres gens d'être athées, déistes, corrupteurs de la jeunesse, rebelles au roi, &c.

Omer, pour prouver ces accusations, cite St. Paul, le procès de Théophile, & Abraham Chaumeix (1).

(1) Abraham Chaumeix, ci-devant vinaigrier, s'étant fait janséniste & convulsionnaire, était alors l'oracle du

Il ne lui manquait que d'avoir lu le livre contre lequel il parlait, ou s'il l'avait lu, Omer était un étrange imbécille. Il demande justice à la cour contre l'article *Ame*, qui, selon lui, est le matérialisme tout pur. Nous remarquerons que cet article *Ame*, l'un des plus mauvais du livre, est l'ouvrage d'un pauvre docteur de sorbonne, qui se tue à déclamer à tort & à travers contre le matérialisme. Tout le discours d'Omer Joli de Fleuri fut un tissu de bévues pareilles; il défère donc à la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu; & tout le parlement, sur la requisition d'Omer, condamne l'ouvrage, non-seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page. Cette façon de rendre justice est fort au dessous

parlement de Paris. Omer Fleuri le cite comme un pere de l'église. Chaumeix a été depuis maître d'école à Moscow.

de celle de Bridoie ; car au moins Bridoie pouvait rencontrer juste.

Les éditeurs avaient un privilege du roi. Le parlement n'a pas certainement le droit de réformer les privileges accordés par sa majesté ; il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du conseil, ni de rien de ce qui est scellé à la chancellerie. Cependant il se donna le droit de condamner ce que le chancelier avait approuvé ; il nomma des conseillers pour juger des articles de géometrie & de métaphysique contenus dans l'encyclopédie. Un chancelier un peu ferme aurait cassé l'arrêt du parlement, comme très-incompétent. Le chancelier de Lamoignon se contenta de révoquer le privilege, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avait revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croirait que cette aventure est du temps du

pere Garaffe , & des arrêts contre l'émétique ; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France ; tant il est vrai qu'il suffit d'un sot pour déshonorer une nation !

On avouera sans peine que dans de telles circonstances , Paris ne devait pas être le séjour d'un philosophe , & qu'Aristote fut très-sage de se retirer à Chalcis , lorsque le fanatisme dominait dans Athenes. D'ailleurs l'état de l'homme de lettres à Paris , est immédiatement au-dessus de celui d'un bateleur. L'état de gentilhomme ordinaire de sa majesté que le roi m'avait conservé , n'est pas grand chose. Les hommes sont bien sots , & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau château comme je l'ai fait , y jouer la comédie & y faire bonne chere , que d'être levraudé à Paris comme Helvetius , par les gens tenant la cour de parlement , & les gens tenant l'écurie de la forbonne.

forbonne. Comme je ne pouvais assurément , ni rendre les hommes raisonnables , ni le parlement moins pédant , ni les théologiens moins ridicules , je continuai à être heureux loin d'eux.

Je suis quasi honteux de l'être , en contemplant du port tous les orages. Je voyais l'Allemagne inondée de sang , la France ruinée de fond en comble , nos armées , nos flottes battues ; nos ministres renvoyés l'un après l'autre , sans que les affaires allassent mieux ; le roi de Portugal assassiné , non pas par un laquais , mais par les grands du pays ; & cette fois-ci , les jésuites ne peuvent pas dire : *ce n'est pas nous*. Ils avaient conservé leur droit , & il a été bien prouvé depuis que ces bons peres avaient saintement mis le couteau dans les mains des parricides. Ils disent pour leurs raisons , qu'ils sont souverains au Para-

guay , & qu'ils ont traité avec le roi de Portugal de couronne à couronne.

Voici une petite aventure aussi singulière qu'on en ait vue depuis qu'il y a eu des rois & des poètes sur la terre. Frédéric ayant passé un temps assez long à garder les frontières de la Silésie , dans un camp inexpugnable , s'y est ennuyé ; & pour passer le temps , il a fait une ode contre la France & contre le roi. Il m'envoya son ode , signée *Frédéric* , au commencement de mai 1759 , & accompagnée d'un paquet énorme de vers & de prose. J'ouvre le paquet , & je m'apperçois que je ne suis pas le premier qui l'ait ouvert ; il était visible qu'en chemin il avait été décacheté. Je fus transi de frayeur en lisant dans l'ode les strophes suivantes :

O nation folle & vaine !

Quoi ! sont-ce là ces guerriers ,

Sous Luxembourg , sous Turenne.

Couverts d'immortels lauriers ,

Qui, vrais amans de la gloire ;
 Affrontoient pour la victoire
 Les dangers & le trépas ?
 Je vois leur vil assemblage ,
 Aussi vaillant au pillage ,
 Que lâche dans les combats !
 Quoi ! votre foible monarque ,
 Jouet de la Pompadour ,
 Flétri par plus d'une marque
 Des opprobres de l'amour ,
 Lui qui détestant les peines ,
 Au hasard remet les rênes
 De Son empire aux abois ,
 Cet esclave parle en maître !
 Ce Céladon sous un hêtre
 Croit dicter le sort des rois !

Je tremblai donc en voyant ces vers ,
 parmi lesquels il y en a de très-bons , ou
 du moins qui passeront pour tels. J'ai
 malheureusement la réputation méritée
 d'avoir jusqu'ici corrigé les vers du
 roi de Prusse. Le paquet a été ouvert
 en chemin ; les vers transpireront dans

le public , le roi de France les croira de moi ; & me voilà criminel de lèse-majesté , & , qui pis est , coupable envers madame de Pompadour.

Dans cette perplexité , je prie le résident de France à Geneve de venir chez moi ; je lui montre le paquet ; il convient qu'il a été décacheté avant de me parvenir ; il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre dans une affaire où il y allait de ma tête , que d'envoyer le paquet à M. le duc de Choiseul , ministre en France. En toute autre circonstance je n'aurais pas fait cette démarche ; mais je suis obligé de prévenir ma ruine. Je faisais connoître à la cour tout le fond du caractère de son ennemi ; je savais bien que le duc de Choiseul n'en abuserait pas , & qu'il se bornerait à persuader le roi de France , que le roi de Prusse était un ennemi véritable , qu'il fallait écraser si on pouvait.

Le duc de Choiseul ne se borna pas là : c'est un homme d'esprit , il fait des vers , il a des amis qui en font. Il paya le roi de Prusse en même monnoie , & m'envoya une ode contre Frédéric aussi mordante , aussi terrible que celle de Frédéric. Entre nous , en voici des échantillons. détachés.

Ce n'est plus cet heureux génie ,
 Qui des arts dans la Germanie
 Devoit allumer le flambeau :
 Epoux , fils & frere coupable ,
 C'est celui qu'un pere équitable
 Voulut étouffer au berceau.

Cependant c'est lui dont l'audace ,
 Des neufs sœurs & du dieu de Thrace
 Croit réunir les attributs ;
 Lui qui chez Mars comme au Parnasse ,
 N'a jamais occupé de place
 Qu'entre Zoïle & Mavius !

Vois , malgré la pourpre romaine ,
 Néron poursuivi sur la scène

Par les mépris des légions,
 Vois l'oppresseur de Syracuse,
 Sans fruit prostituant sa muse,
 Aux insultes des nations.

Jusques-là censeur moins sauvage,
 Souffre l'innocent badinage
 De la nature & des amours.
 Peux-tu condamner la tendresse,
 Toi, qui n'en as connu l'ivresse
 Que dans les bras de tes tambours?

Le duc de Choiseul en me faisant passer cette réponse, m'assura qu'il allait la faire imprimer si le roi de Prusse publiait son ouvrage, & qu'on battrait Frédéric à coups de plume, comme on espérait le battre à coups d'épée. Il ne tenait qu'à moi, si j'avais voulu me réjouir, de voir le roi de France & le roi de Prusse faire la guerre en vers; c'était une scène nouvelle dans le monde. Je me donnai un autre plaisir, celui d'être plus sage que Frédéric: je lui écrivis que son ode

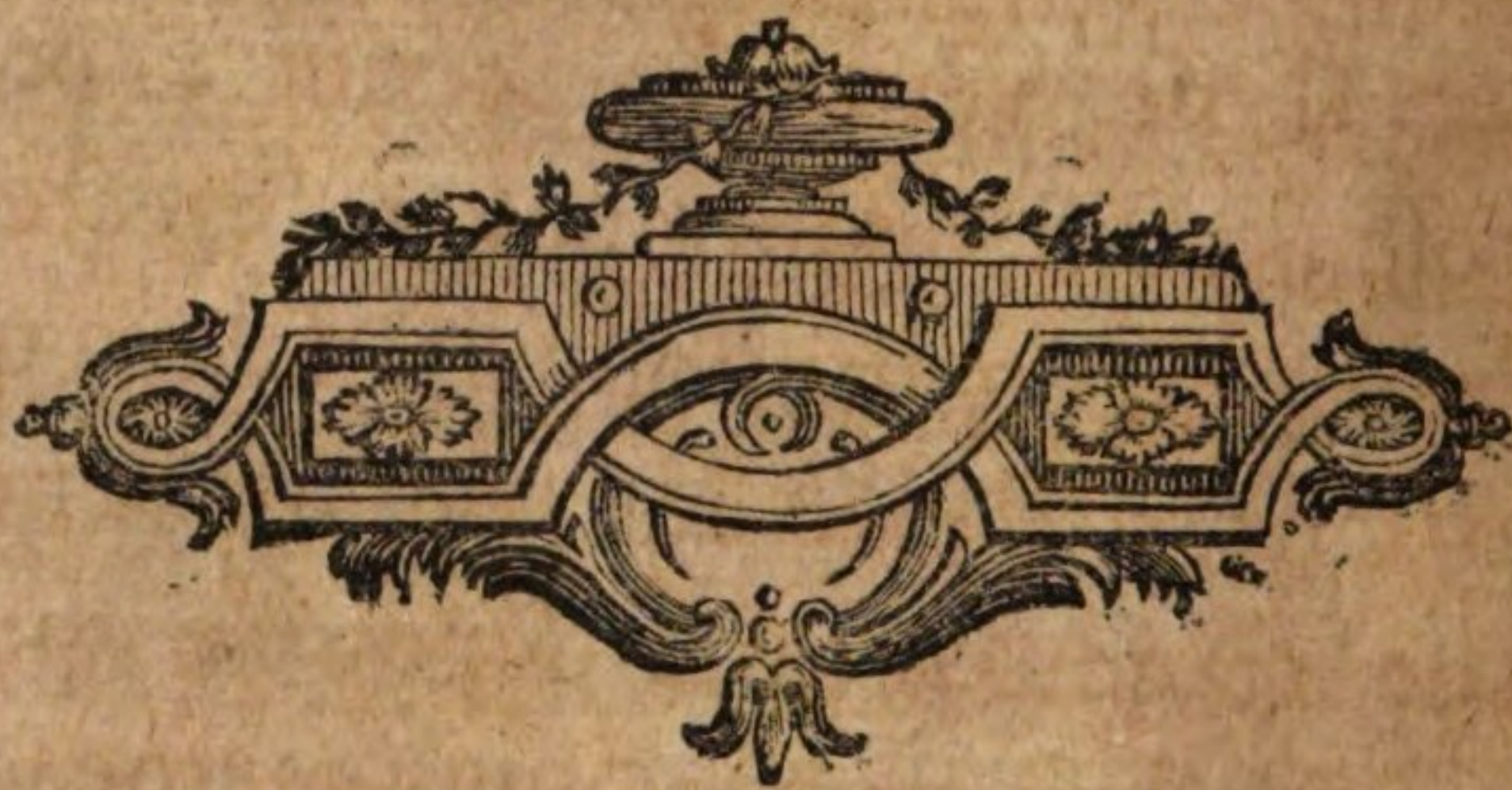
était fort belle ; mais qu'il ne devait pas la rendre publique , qu'il n'avait pas besoin de cette gloire , qu'il ne devait pas se fermer toute voie de réconciliation avec le roi de France , l'aigrir sans retour , & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juste vengeance ; j'ajoutai que ma niece avait brûlé son ode dans la crainte mortelle qu'elle ne me fût imputée. Il me crut , me remercia non sans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il eût fait dans sa vie. Le duc de Choiseul tint parole , & fut discret. Pour rendre la plaisanterie complete ; j'imaginai de poser les premiers fondemens de la paix de l'Europe sur ces deux pieces qui devaient perpétuer la guerre jusqu'à ce que Frédéric fût écrasé. Ma correspondance avec le duc de Choiseul me fit naître cette idée ; elle me parut si ridicule , si digne de tout ce qui se passait alors , que je l'embrassai , & que je me donnai la

satisfaction de prouver par moi-même sur quels petits & faibles pivots roulent les destinées des royaumes. M. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres offensibles, tellement conçues que le roi de Prusse pût se hasarder à faire quelques ouvertures de paix, sans que l'Autriche pût prendre ombrage du ministère de France ; & Frédéric m'en écrivit de pareilles, dans lesquelles il ne risquait pas de déplaire à la cour de Londres. Ce commerce très-délicat dure encore ; il ressemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours, & des griffes de l'autre. Le roi de Prusse, battu par les Russes, & ayant perdu Dresde, a besoin de la paix. La France battue sur terre par les Hanovriens & sur mer par les Anglais, ayant perdu son argent très-mal-à-propos, est forcée de finir cette guerre ruineuse.

Voilà, belle Emilie, à quel point nous en sommes.

JE continue , & ce sont toujours des choses singulieres. Le roi de Prusse m'écrit du 17 décembre. *Je vous en manderai davantage de Dresde , où je serai dans trois jours ;* & le troisieme jour il est battu par le maréchal de..... & il perd dix mille hommes. Il me semble que tout ce que je vois est la fable du pot-au-lait. Notre grand marin Berryer , ci-devant lieutenant de Police à Paris , & qui a passé de ce poste à celui de secretaire d'état & ministre des mers , sans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de St. Cloud & le coche d'Auxerre ; notre Berryer , dis - je , s'était mis dans la tête de faire un bel armement naval pour opérer une descente en Angleterre. A peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest , qu'elle a été battue par les Anglais , brisée par les rochers , détruite par les vents ou engloutie par la mer.

Nous avons eu pour contrôleur-général des finances un Silhouette que nous ne connaissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de Pope. Il passait pour un aigle ; mais en moins de quatre mois l'aigle s'est changé en oison. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit au point que l'état a manqué d'argent tout d'un coup pour payer les troupes. Le roi a été obligé d'envoyer sa vaisselle à la monnoie ; une bonne partie du royaume a suivi cet exemple.



ENFIN , après quelques perfidies du roi de Prusse , comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avais confiées , d'avoir voulu semer la zizanie entre nous & nos alliés , toutes perfidies permises à un grand roi , sur-tout en temps de guerre , je reçois des propositions de paix de la main du roi de Prusse , non sans quelques vers , (il faut toujours qu'il en fasse). Je les envoie à Versailles ; je doute qu'on les accepte. Il ne veut rien céder , & il propose , pour dédommager l'électeur de Saxe , qu'on lui donne Erfort , qui appartient à l'électeur de Mayence. Il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un , c'est sa façon. Nous verrons ce qui résultera de ses idées , & sur-tout de la campagne qu'on va faire.

Comme cette grande & horrible tragédie est toujours mêlée de comi-

que , on vient d'imprimer à Paris les *poëstries* du roi mon maître , comme disait Freitag. Il y a une épître au maréchal Keith , (qu'on trouvera à la suite de ces mémoires) dans laquelle il se moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des chrétiens. Les dévots n'en sont pas contents. Les prêtres calvinistes murmurent. Ces pédans le regardaient comme le soutien de la bonne cause ; ils l'admiraient quand il jetait dans des cachots les magistrats de Leipfick , & qu'il vendait leurs lits pour avoir leur argent ; mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelques passages de Sénèque , de Lucrece , de Cicéron , ils le regardent comme un monstre.

Les prêtres canoniseraient Cartouche dévot.





ÉPITRE

A U

MARÉCHAL KEITH.

*Sur les vaines terreurs de la mort & les
frayeurs d'une autre vie.*

IL n'est plus ce Saxon , ce héros de la France ,
Qui du superbe Anglais renversa la balance ,
De l'Aigle des Césars abaissa la fierté ,
Dompta dans ses roseaux le Belge épouvanté ,
Et rendit aux Français leur audace première.

Ah ! Mars dans les combats prolongea sa
carrière ,

Mais le cruel trépas qui dans ces champs fameux ,
Respecta du héros les jours victorieux ,
Et ménageait en lui les destins de la France ,
Dans les bras de la paix qu'on dut à sa vaillance ,
Le frappe dans son lit & lui laisse en mourant ,
Envier les destins qu'ont eu en combattant ,

Le généreux Bellisle & l'illustre Baviere.
 Ce héros triomphant est réduit en poussière,
 Tout est anéanti, de l'Achille Saxon
 Il ne nous reste rien que son illustre nom,
 Des sons articulés, des syllabes stériles
 Qui frappent du tympan les membranes subtiles;
 Et vont se dissiper dans l'espace des airs,
 Tandis que le grand homme est rongé par les
 vers.

Nos soupirs, nos regrets, son souvenir, sa
 gloire,
 Ses combats où toujours présida la victoire,
 Tout se perd à la fin, l'immensité des temps
 Absorbe jusqu'aux noms des plus grands con-
 quérans.

Si MAURICE n'est plus, dites, qu'a-t-il à
 craindre ?
 Nous qui l'avons perdu, c'est à nous de nous
 plaindre,
 C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au
 port.

Le sage de sang froid doit regarder la mort :

Des maux désespérés son secours nous délivre ,
 Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre ;
 Qui connaît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'est pas , croyez-moi , ce fantôme qu'on
 peint ,

Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
 Engloutit des humains la dépouille sanglante ,
 Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'univers ,
 remplit incessamment l'abyme des enfers ;

Ce sont des songes vains que ces plaintives
 ombres ,

Qui passent sans retour dans des demeures
 sombres ,

Dans des lieux de douleurs où ces esprits trem-
 blans

Souffriront sans espoir d'éternels châtimens ;
 Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
 Sont un frivole amas de pompeuses chimeres ;
 La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah ! repoussons , cher KEITH , ces indignes
 terreurs ,

La vérité paraît , mes vers sont les organes ;
 Mensonges consacrés , mais en effet profanes ,

Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la secrète horreur révolte la nature ;
Qu'importe que des vers le corps soit la pâture ?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille som-
meil ,

A l'abri des malheurs , sans songe , sans réveil ;
Et quand même après nous une faible étincelle ,
Un atome inconnu , qu'on nomme ame immor-
telle ,

Ranimant du trépas la froide inaction ,
Pourrait braver les loix de la destruction ,
Hélas ! tout est égal pour notre cendre éteinte ,
Il n'est aucun objet ni d'espoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au séjour éternel ?
Quoi ! le Dieu que j'adore est un tyran cruel ?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'auteur dont je tiens ce souffle qui m'anime,
Et ces tendres desirs des sens voluptueux ?

Si l'esprit des mortels sortit des mains des
Dieux ,
Se peut-il que ces Dieux punissent leur ouvrage
Des

Des imperfections qui furent son partage ?
Non , ma raison répugne à de tels sentimens.

Un pere dont le cœur est tendre à ses enfans ,
Serait-il parmi nous assez dur & bizarre
Pour accabler son fils d'un châtiment barbare ,
Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquait en naissant par sa difformité ?

Un fils dénaturé peut irriter son pere ,
Et se voir écrasé du poids de sa colere ;
Mais nous contre les Dieux que peut notre
fureur ?

Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance ,
Pourriez-vous offenser l'auguste providence ?
Signalez , fiers géants , votre rebellion ,
Entassez , s'il se peut , Ossa sur Pélion ,
Armez contre le ciel votre bras redoutable ,
Vous ne sauriez heurter ce trône inébranlable ;
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenser ?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer ?
Je connais ses bienfaits , sa bonté , sa clémence ,
Qui le dépeint barbare est le seul qui l'offense.

[L]

Ah ! cette ame , cher KEITH , qu'on ne peut
définir ,

Et qu'après notre mort un tyran doit punir ,
Ce nous qui n'est pas nous , cet être chimérique
Disparaît aux flambeaux que porte la physique ;
Que le peuple hébété respecte ce roman ,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours , ô divine Uranie !
Accorde à ma raison les ailes du génie ,
Montre-moi la nature au feu de tes clartés ,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités !

Déjà l'expérience entr'ouvre la barrière ,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la car-
rière ,

Venez , suivons leurs pas & montrons aux hu-
mains

Leur nature, leur être & quels sont leurs destins ;
Examinons l'esprit depuis son origine ,
Pendant tous ses progrès jusqu'à notre ruine ;
Il naît , se développe & craît avec nos sens ,
Il éprouve avec eux différens changemens ;
Ainsi que notre corps débile dans l'enfance ,
Etourdi , plein de feu dans notre adolescence ,

Abattu par les maux & fort dans la santé,
 Il baisse, il s'affaiblit dans la caducité,
 Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature suprême;
 Quoi ! cet être immortel, presque l'égal des
 Dieux,
 Quitterait-il pour nous l'heureux séjour des
 Cieux ?

Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
 A la matiere ingrate, abjecte & périssable,
 Epier les momens des plaisirs de Vénus,
 Se tenir en vedette, animer le foetus,
 Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere,
 Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,
 Pour s'exposer après à tous les coups du fort,
 Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la
 mort ?

Voilà les visions dont notre orgueil nous
 flatte,
 Consultons sur ces faits les enfans d'Hyppocrate,
 Voyons la mécanique & les jeux des ressorts
 Qui meuvent nos esprits de même que nos corps.

Lorsque l'astre du jour termine sa carrière ,
 Que le discret sommeil ferme votre paupière ,
 Que fait alors cette ame ? elle dort avec nous ;
 Quand le sang en fureur agite votre poulx ,
 Que par redoublement la fièvre vous dévore ,
 Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore ;
 Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts ,
 Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les
 airs ,

Bientôt le mal n'est plus , votre poumon res-
 pire ,

Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus
 Il bégaye des mots , il ne les comprend plus ;
 Un homme évanoui perd d'abord la pensée ,
 Son ame en ce moment par les maux oppressée
 Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement :
 Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement ,
 Quand il rouvre les yeux , son ame appesantie ,
 Après un court trépas est rendue à la vie :
 Souvent un peu de sang qui presse le cerveau ,
 De la faible raison étouffe le flambeau ;
 L'esprit a pour penser besoin de nos organes ;
 S'il était dégagé de leurs fines membranes ,

Comment pourrait-il voir , sentir , toucher ;
ouïr ,

Sans mémoire penser , craindre ou se réjouir ?

Cet atome immortel sans matière solide ,
Privé de tous les sens n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux , un fantôme
idéal ,

Peut-il se souvenir de notre jour natal ?

Sait-il comment le ciel l'unit à la matière ,

Et quelle était jadis sa nature première ?

L'ame que je reçus , cet être clair-voyant
Avait très-mal instruit mon esprit en naissant ;
Je n'ai pas apporté la plus légère trace ,
De ce qui se passa dans cet immense espace ,
Dans ces temps où mon ame a dû me précéder ;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non , mon cœur attendri n'a point donné
de larmes
A ces jours rigoureux , à ces jours pleins d'alar-
mes , (1)

(1) La guerre de trente ans.

Quand dans nos champs féconds , l'oppresser
 des Germains
 Ravissait les moissons qu'avaient semé nos mains ;
 Quand de nos ennemis la fureur divisée
 Ruinait tour-à-tour ma patrie épuisée ,
 Pillait les habitans , saccageait les cités ;
 Que les cieux rigoureux contre nous irrités ,
 Pour comble de nos maux envoyèrent la peste ,
 Qui de nos habitans emporta tout le reste ;
 De son poison mortel corrompit enfin l'air ,
 Et fit de nos états un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'his-
 toire ,
 S'il subsistait alors , il était sans mémoire ;
 De l'avenir , cher KEITH , jugeons par le passé ,
 Comme avant que je fusse il n'avait point pensé ,
 De même après ma mort quand toutes mes
 parties
 Par la corruption seront anéanties ,
 Par un même destin il ne pensera plus ;
 Non rien n'est plus certain , soyons-en con-
 vaincus ,
 Dès que nous finissons notre ame est éclipée.

Elle est en tout semblable à la flamme élancée
 Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
 Et dès qu'il tombe en cendre elle baisse & périt.

Oui, tel est notre sort & je vois d'un œil
 ferme,

Que le temps fugitif m'approche de mon terme ;
 Craindrai-je le trépas & ses coups imprévus ?
 Je fais qu'il me remet dans l'état où je fus
 Pendant l'éternité qui précéda mon être ;
 Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître ?
 Je me soumets aux loix de la nécessité,
 Mes jours sont passagers, mon être est limité,
 Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure ?

Ah ! mortel orgueilleux, écoute la nature,
 C'est peu d'avoir sur toi répandu ses faveurs,
 Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
 Vaincre tes préjugés, dissiper tes chimères,
 Enfin t'initier à ses savans mystères :

« Je t'ai donné la vie, & c'est par mon concours
 » Que se forma ton corps, que s'accrurent tes
 jours ;

» Tes fibres déliés, leur tiffure subtile,

- » Tout a dû t'annoncer que ton être est fragile ,
- » A des conditions tu vis quelques momens ;
- » Quand je te composai de divers élémens ,
- » Je leur promis alors que la mort équitable
- » Acquitterait un jour cet emprunt charitable ;
- » Jouis de mes bienfaits , mais garde mon accord ,
- » Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort ;
- » Tu veux que mon secours alonge tes années ,
- » Redoute , malheureux , tes tristes destinées ;
- » Je vois fondre sur toi les maux & la douleur ,
- » Le chagrin dévorant te rongera le cœur ;
- » Réduit à desirer la fin de ta carrière ,
- » Ta main à tes parens fermera la paupière ,
- » A tes plus chers amis , à ta postérité ;
- » Isolé dans le monde en ta caducité ,
- » Et perdant chaque jour tes sens & ta pensée ,
- » De tes derniers neveux tu feras la risée.
- » Eugene & Malborough , malgré leurs grands exploits ,
- » Ont senti les effets de ces sévères loix ;
- » Condé , le grand Condé survécut à lui-même ;
- » L'Auguste des Français malgré son diadème

» Éprouva l'infortune à la fin de ses ans ;
» Et vit dans un tombeau porter tous ses enfans.

Voilà ce que dirait notre mere commune ;
Hélas ! trop vain mortel son discours t'importune ,

Ton cœur aime le monde , il brille , il éblouit ,
Mais la figure passe & tout s'évanouit !
Malgré tant de dangers tu desires la vie ,
Le bien de tes parens , leur amour t'y convie ,
Ta fin serait pour eux un lamentable deuil ,
Tes affaires un temps ont besoin de ton œil ;
Ah ! que de grands projets ta mort viendrait
suspendre !

Tu n'as rien achevé , que ne peut-elle attendre ?

Eh ! pourquoi , malheureux , ne t'es-tu point
hâté ?

Croyais-tu donc jouir de l'immortalité ?
Apprends que nos desirs nous suivent en tout
âge ,

Et que pesonne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal.

Ou plus tôt ou plus tard le trépas est égal ;
 Tous les temps écoulés sont effacés de l'être ;
 Cent ans passés sont moins que l'instant qui
 va naître ,

Tout change , & c'est , cher KEITH , la loi de
 l'univers ,

Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers ,
 On engraisse la terre aride sans culture ,
 Lorsque l'air s'épaissit un zéphyre l'épure ;
 Ces globes enflammés qui parcourent les cieux ;
 De l'astre des saisons renouvellent les feux ;
 La nature attentive & de son bien avare ,
 Fait des pertes toujours , & toujours les ré-
 pare ;

Depuis les élémens jusques aux végétaux ;
 Tout change & reproduit quelques objets nou-
 veaux ;

La matiere est durable & se métamorphose ;
 Mais si l'ordre l'unit , le temps la décompose.

Le ciel pour peu de temps nous a prêté le
 jour ,

Mais tout doit s'animer , tout doit avoir son
 tour ;

Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
 Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?
 Serait-ce donc à nous à redouter la mort ?
 A nous pauvres humains , frêles jouets du sort,
 Qui rampons dans la fange , & dont l'esprit
 frivole ,
 S'il ne possédait point le don de la parole ,
 Serait égal en tout à ceux des animaux ?

Ah ! voyons dans la mort la fin de tous
 nos maux ;
 Ennemis irrités , armez votre vengeance ,
 Le trépas me défend contre votre insolence ;
 Grand Dieu , votre courroux devient même
 impuissant ,
 Et votre foudre en vain frappe mon monument,
 La mort met à vos coups un éternel obstacle ;
 J'ai vu de l'univers le merveilleux spectacle ,
 J'ai joui de la vie & de ses agrémens ,
 Et je rends de bon gré mon corps aux élé-
 mens.

Quoi , César qui soumit sous son bras des-
 potique

Tout l'univers connu , Rome , sa république !
 Quoi ! Virgile , l'auteur des plus sublimes vers ,
 Newton qui devina les loix de l'univers !
 Que dis-je ? & vous aussi , vertueux Marc-
 Aurele ,
 L'exemple des humains , mon héros , mon
 modele ,
 Vous avez tous subi les arrêts du trépas !
 Ah ! si le sort cruel ne vous épargna pas ,
 Devons-nous murmurer si la Parque lassée
 Vient du fil de nos jours trancher la trame
 usée ?

Qu'est-ce que nos destins ? L'homme naît
 pour souffrir ,
 Il élève , il détruit , il aime , il voit mourir ,
 Il pleure , il se console , il meurt enfin lui-
 même.

Voilà , pauvres humains , votre bonheur
 suprême ,
 Nous ne quittons ici qu'un séjour passager ,
 Nous vivons dans le monde ainsi qu'un étranger
 Qui jouit en chemin d'un riant paysage ,

Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage ,

Cher KEITH , suivons les pas de nos pré-
décesseurs ,

Faisons à notre tour place à nos successeurs ;

Tout le monde a les siens & nous aurons les
nôtres ,

Ceux qui nous pleureront seront pleurés par
d'autres.

Allez , lâches chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'affouvir vos desirs criminels ,
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récom-
pense ,

Nous qui ne croyons point vos éternels tour-
mens ,

L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens ;

Le bien du genre humain , la vertu nous
anime ,

L'amour seul du devoir nous a fait fuir le
crime ;

Oui , finissons sans trouble & mourons sans
regrets ,

En laissant l'univers comblé de nos bienfaits :
Ainsi l'astre du jour, au bout de sa carrière,
Répand sur l'horizon une douce lumière,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
Sont les derniers soupirs qu'il donne à l'univers.

F I N.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 21, Cîrcy, lisez Cirey.

Page 9, ligne 18 Cîrcy, lisez Cirey.

Page 21, ligne 3, Kal, lisez Kat.

Page 24, ligne 22, Cîrcy, lisez Cirey.

Page 42, ligne 5, Cîrcy, lisez Cirey.

Page 46, ligne 4, Cîrcy, lisez Cirey.

Page 47, ligne 20, Glats, lisez Glatz.

Page 64, ligne 12, Polnitz, lisez Pollnitz.

Page 96, ligne 12, Polnitz, lisez Pollnitz.

Voltaire,

Mémoires de M. de Voltaire

Genève 1784

Biogr. 3237 q

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10069061-8

VD18 14753308-001